

Université de Montréal

Le Clausewitz de Raymond Aron : interprétation et
analyse aronienne portant sur l'œuvre de Carl von Clausewitz

par
Joël Bizier

Département d'histoire
Faculté arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts
en histoire

Avril 2007

©, Joël Bizier, 2007



AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Le Clausewitz de Raymond Aron : interprétation
et analyse aronienne portant sur l'œuvre de Carl von Clausewitz

présenté par :

Joël Bizier

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Samir Saul
président-rapporteur

Paul Létourneau
directeur de recherche

Yakov Rabkin
membre du jury

27 JUIN 2007

Résumé

Comment Raymond Aron nous aide-t-il à comprendre Carl von Clausewitz ? C'est la question qui est posée dans le mémoire présent.

Tout d'abord, la définition trinitaire de la guerre est la seule définition de la guerre à laquelle nous devons accorder une attention particulière. En effet, Raymond Aron explique que la définition moniste ou dualiste de la guerre ne sert qu'à comprendre grossièrement ce que serait la guerre sans influences externes.

Par la suite, Aron tente de démontrer que le politique est l'élément modérateur dans la guerre; c'est lui qui doit définir quels sont les buts de la guerre. De plus, le politique est l'élément de la définition trinitaire qui est le seul habilité à comprendre et à pouvoir diriger l'ensemble des intérêts de la société, d'où son importance.

Aussi, pour Aron la guerre absolue est la représentation philosophique d'une guerre parfaite, impossible à pratiquer. La friction (temps, température, épuisement, etc.) ramène la guerre à des buts plus réalistes. De plus, selon Aron, les théories du Prussien furent mal comprises par les générations d'officiers allemands et français qui s'entretuèrent lors de la Première Guerre mondiale.

Pour terminer, Aron explique que l'équilibre européen est, chez Clausewitz, un système favorisant la modération dans la pratique de la guerre. En fait, celui qui est en guerre contre son voisin risque de s'aliéner le reste de l'Europe si la carte géographique de celle-ci est modifiée en sa faveur.

Mots clés : Raymond Aron, Carl von Clausewitz, définition trinitaire de la guerre, politique d'État, guerre absolue, équilibre européen

Abstract

How does Raymond Aron help us to understand the thoughts of Carl von Clausewitz ?
This is the question discussed in this present master's thesis.

Firstly, the trinitarian definition of war is the only definition that should receive all our attention. In fact, Raymond Aron explains that a simple definition of war is not helpful to make us understand what would be war without external influences.

Secondly, Aron wants to demonstrate that politics is the moderating aspect of war; it defines its goals. Moreover, politics is the only aspect of the trinitarian definition of war that understands and guides all of society's interests.

Thirdly, according to Aron, absolute war is the philosophical representation of a perfect one, impossible to manage. Friction (time, temperature, exhaustion, etc.) reduce war to much more realistic goals. Besides, the theories of Clausewitz were misunderstood by German and French officers who participated to the First World War.

In the end, Aron explains that the balance of power in Europe, according to Clausewitz, is a system that encourages moderation in war. Indeed, whoever wages war against its neighbour risks isolation from other European countries, if the map of Europe is changed in its favour.

Key words : Raymond Aron, Carl von Clausewitz, trinitarian definition of war, state policy, absolute war, balance of power in Europe.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| PAGE COUVERTURE | i |
| PAGE DE GARDE | ii |
| PAGE TITRE | iii |
| PRÉSENTATION DU JURY | iv |
| RÉSUMÉ | v |
| ABSTRACT | vi |
| TABLE DES MATIÈRES | vii |
| REMERCIEMENTS | ix |
| DÉDICACE | x |
| NOTE DE L'AUTEUR | xi |
| INTRODUCTION | 1 |
| Raymond Aron | 3 |
| Carl von Clausewitz | 4 |
| Historiographie | 5 |
| Clausewitz et les militaires | 5 |
| Disgrâce et réhabilitation de Clausewitz | 7 |
| Problématiques et hypothèses | 10 |
| Question principale | 10 |
| Définition des concepts | 11 |
| Hypothèses | 13 |
| Les sources et la méthodologie | 16 |
| Les sources aroniennes | 16 |
| Les sources clausewitziennes | 17 |
| I. CHAPITRE 1 : DÉFINITION TRINITAIRE DE LA GUERRE : VIOLENCE, HASARD ET ENTEDEMENT | 18 |
| 1.1 Aron et la définition trinitaire | 20 |
| 1.2 Définition trinitaire : modernité | 25 |
| 1.3 Équivoque dans l'utilisation de la définition trinitaire | 27 |
| II. CHAPITRE 2 : LA GUERRE, CONTINUATION DE LA POLITIQUE D'ÉTAT PAR D'AUTRES MOYENS | 33 |
| 2.1 Place du politique avant 1827 | 34 |
| 2.2 1827 : Nouvelle vocation pour la politique | 37 |
| 2.3 Généralité du terme « politique » | 40 |
| 2.4 Critiques aroniennes | 42 |
| 2.5 La guerre : émanation de la politique ou de la culture ? | 44 |

| | |
|---|----|
| III. CHAPITRE 3 : LA GUERRE ABSOLUE | 48 |
| 3.1 Définition de la guerre absolue | 49 |
| 3.2 Raymond Aron et le concept de la guerre absolue | 52 |
| 3.3 Le réalisme de Clausewitz | 56 |
| 3.4 Mauvaise interprétation de Clausewitz | 58 |
| 3.4.1 Les militaires allemands et français avant 1914 | 58 |
| 3.4.2 Liddell Hart et Clausewitz | 69 |
| IV. CHAPITRE 4 : L'ÉQUILIBRE EUROPÉEN | 76 |
| 4.1 L'équilibre européen comme outil de modération | 77 |
| 4.2 Clausewitz penseur des Lumières | 79 |
| CONCLUSION | 84 |
| ANNEXE I | 92 |
| ANNEXE II | 95 |
| BIBLIOGRAPHIE | 97 |

Remerciements

Je voudrais remercier mon directeur de maîtrise Paul Létourneau pour la patience dont il a fait preuve durant les années qu'a nécessitées ma formation. Ses conseils ont été pertinents et m'ont aidé à comprendre la complexité du discours aronien. Je dois aussi remercier grandement ma femme, Julie Desmarais, pour ses encouragements répétés et les nombreuses heures qu'elle a accordées à la lecture et à la correction de mon mémoire. Sans elle, je n'aurais pu terminer. Ma mère est aussi une personne que je dois remercier pour la correction qu'elle a faite du mémoire. Elle m'a encouragé et m'a fait part de certaines idées qui ont été introduites dans ce mémoire. De même, mon ami Jean-François Dumouchel a contribué grandement à la réalisation de ce texte. En effet, monsieur Dumouchel a corrigé le mémoire et a voulu y apporter quelques changements concernant le chapitre trois. Ces changements ont, je l'espère, dynamisé mon argumentation et ont rendu le tout plus cohérent.

À Julie

Note de l'auteur

Afin d'uniformiser le présent texte, les citations tirées originalement de l'allemand et de l'anglais ont été traduites par l'auteur.

Introduction

« L'oeuvre d'Aron en deux tomes : *Penser la guerre, Clausewitz*, est presque une interprétation encyclopédique de la personnalité de Clausewitz et de son époque, ainsi que de son mode de pensée. »¹ « Aron offre l'analyse la plus pénétrante et élaborée du travail de Clausewitz et de ses conceptions théoriques. »² « [...] pour comprendre et apprécier l'importance de Clausewitz, Raymond Aron doit être lu. »³

Plusieurs autres citations pourraient être données pour souligner l'importance de la contribution de Raymond Aron dans la recherche sur Carl von Clausewitz. Ces quelques phrases que nous présentons d'entrée de jeu sont le reflet de la réputation d'Aron dans les milieux universitaires et militaires dans lesquels celui-ci demeure, plus de 20 ans après sa mort, une référence. Toutefois, aucune étude d'envergure ne fut entreprise dans le but d'analyser et de comprendre l'acuité de l'étude d'Aron. Plusieurs articles et parties de livres furent produits par une gamme impressionnante d'intellectuels allant du philosophe Emmanuel Terray, à l'historien comme Peter Paret, en passant par le sociologue Julien Freund et le politologue Hervé Coutau-Bégarie⁴. Ainsi, le présent mémoire a pour but d'éclairer l'apport du sociologue français à l'étude de Clausewitz et d'en démontrer les points principaux.

Tout d'abord, présentons ces deux personnages qui ont marqué leur époque et les générations qui leur ont succédé.

¹ Werner Hahlweg, « Aktuelle Probleme der Clausewitz-Forschung », *Wehrwissenschaftliche Rundschau*, vol. 3, no. 29 (mai-juin 1980), p. 87. Par souci d'uniformité, les citations ont été traduites en français par l'auteur.

² Azar Gat, *The Origins of Military Thought : from the Enlightenment to Clausewitz*, Oxford, Clarendon Press, 1989, p. 170.

³ Richard M. Swain, « Clausewitz for the 20th Century : The Interpretation of Raymond Aron », *Military Review*, vol. LXVI, (Avril 1986), p. 38.

⁴ Emmanuel Terray, « Violence et calcul – Raymond Aron lecteur de Clausewitz », *Revue française de science politique*, vol. 36, no. 2 (1986), p. 248-267; Peter Paret, « Review of Raymond Aron, *Penser la guerre* », *Journal of Interdisciplinary History*, (automne 1977), p. 369-372; Julien Freund, « Guerre et Politique de Karl von Clausewitz à Raymond Aron », *Revue française de Sociologie*, vol. 17, (1976), p. 643-651; Hervé Coutau-Bégarie, « Éditorial : Éloge de Clausewitz ». <<http://www.stratisc.org>>. 2004. Consulté le 2 mars 2005.

Raymond Aron

Dernier d'une famille de trois garçons, Raymond Aron est né en 1905 à Paris de parents juifs non pratiquants et membres de la bourgeoisie. Après un séjour à l'École normale supérieure, où il connut Jean-Paul Sartre, Aron partit pour l'Allemagne en 1930 comme assistant de français à l'Université de Cologne. En 1932, il alla à Berlin comme pensionnaire de la *Französisches Akademiker Haus* où il découvrit la culture allemande et où il fut témoin des dernières heures de la République de Weimar⁵.

En 1934, de retour dans son pays d'origine, Aron se consacra à l'écriture de plusieurs livres notamment *Essai sur une théorie allemande de l'Histoire*, *la Philosophie critique de l'Histoire*, *Introduction à la philosophie de l'Histoire* et *la Sociologie allemande contemporaine*⁶. Il obtint son doctorat en sociologie à la Sorbonne en 1938 et, en 1940, il dut s'engager dans l'armée et fuir en Grande-Bretagne après que les soldats de Hitler eurent mis la France à genoux. Il fut tout d'abord chargé de l'administration des comptes d'une compagnie de blindés des Forces françaises libres et, par la suite, il dirigea la rédaction du journal *Combat*⁷.

De retour en France en 1944, il fut tour à tour, dans les décennies suivantes, éditorialiste pour le journal *le Figaro* et *l'Express* ainsi que professeur de sociologie à la Sorbonne, à l'École des hautes études et au Collège de France. Il écrivit de nombreux ouvrages qui furent longuement critiqués, mais ses livres les plus importants de cette époque sont *Paix et guerre entre les nations* (1962) et *Penser la guerre, Clausewitz* (1976). La première partie de sa « vie intellectuelle » fut dédiée à la sociologie et la seconde le fut à la « réflexion stratégique et diplomatique sur les changements induits par la dissuasion nucléaire. »⁸

⁵ Raymond Aron, *Mémoires*, 2^e éd. Paris, Éditions Julliard, 2002 [1983], p. 73.

⁶ *Ibid.*, p. 106.

⁷ *Ibid.*, p. 169.

⁸ Nicolas Weil, « Raymond Aron, le doute et la distance », *Le Monde*, 14 mars 2005, p. 11.

Raymond Aron mourut à l'automne de 1983, quelques semaines seulement après la parution de son autobiographie.

Carl von Clausewitz

Né en 1780 à Burg d'un père qui fut tout d'abord officier de l'infanterie de l'armée de Frédéric II et collecteur des taxes, Clausewitz est le cinquième enfant d'une famille de six. Dès l'âge de douze ans, le jeune Clausewitz s'engagea dans l'armée prussienne et dès janvier 1793, il marcha au front pour affronter les armées révolutionnaires françaises qui avaient déclaré la guerre à la Prusse et à l'Autriche⁹.

De 1801 à 1806, il fut étudiant à l'École de Guerre de Berlin où il connut Gerhard von Scharnhorst, personnage qui l'influença grandement¹⁰. Sur la recommandation de ce dernier, Clausewitz fut nommé adjudant du 34^e régiment d'infanterie dirigé par le prince August de Prusse¹¹. En 1805, alors qu'il était étudiant, Clausewitz écrivit un article dans la revue *Neue Bellona* dans lequel il critiqua les idées de Heinrich von Bulöw, militaire important de l'époque. Clausewitz n'a que 25 ans lors de l'écriture de cet article, mais déjà on sent chez lui « une étonnante maturité d'esprit »¹².

Peu de temps après sa nomination au 34^e régiment, la guerre éclata entre la France et la Prusse. Clausewitz fut fait prisonnier tout comme le prince August et ils furent emmenés en France où ils furent gardés en captivité jusqu'en 1807¹³. De retour à Berlin, le Prussien s'attela à la tâche, avec l'aide de ses amis Scharnhorst et Gneisenau, à réformer l'armée pour la rendre plus souple et plus efficace. Il enseigna aussi à l'École de Guerre.

⁹ Peter Paret, *Clausewitz and the State*, New York, Oxford University Press, 1976, p. 19.

¹⁰ *Ibid.*, p. 74.

¹¹ Wilhelm von Schramm, *Clausewitz. Leben und Werke*, Esslingen, Bechtle, 1976, p. 81.

¹² Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz. I. L'âge européen*, [s.l.], Éditions Gallimard, 1976, p. 32.

Dorénavant, lorsqu'une référence se rapportera à l'étude d'Aron, la référence sera écrite de la façon suivante : Aron I, p... ou encore Aron II, p... en référence au deuxième tome.

¹³ Wilhelm von Schramm, *op. cit.*, p. 125-128.

En 1812, Clausewitz, en compagnie de quelques officiers, démissionna de l'armée prussienne pour rejoindre l'armée russe qui se préparait à affronter la *Grande Armée* de Napoléon. Cette démission, aussi surprenante qu'elle puisse paraître, est due à l'incorporation de plusieurs bataillons prussiens au sein de l'armée française que l'Empereur français avait exigé de ses alliés. Par patriotisme, Clausewitz écrivit « une apologie pour les officiers qui, comme lui, étaient convaincus de leur opposition à la France. »¹⁴ Cette « apologie » porte le nom de *Bekennnisdenkschrift*, (Profession de foi).

Après la défaite de Napoléon, Clausewitz retrouva son poste au sein de l'armée prussienne où il fut stationné à Coblençe, territoire nouvellement acquis par la Prusse après le Congrès de Vienne. En 1818, il fut nommé directeur du Collège militaire de Berlin où il se retrouva confiné à un travail purement administratif.

En décembre 1830, Clausewitz fut nommé chef de l'état-major de l'armée de l'Est que son ami Gneisenau commandait pour faire face à l'insurrection polonaise contre les Russes. Il mourut du choléra quelque temps après, soit en novembre 1831.

Historiographie

Clausewitz et les militaires

En 1832, Marie von Clausewitz publia un volume qui s'intitule *Vom Kriege*, dans lequel étaient consignées les réflexions de son époux, décédé un an auparavant. Ce livre connut un certain succès auprès des militaires prussiens qui furent saisis par la nouveauté et la perspicacité de cet auteur qui leur était inconnu jusque-là. Carl von Decker, officier prussien, souligna, peu de temps après la parution des réflexions de Clausewitz, que

¹⁴ Peter Paret, *op. cit.*, p. 215.

« l'auteur [du livre présente] une révolution dans la conduite de la guerre »¹⁵. Cependant, les théories de Clausewitz ne furent appliquées et acceptées par le haut commandement prussien qu'à la venue de Moltke l'Ancien à sa tête.

Élève à l'École militaire générale de Berlin lorsque Clausewitz en fut commandant, Moltke intégra successivement les théories de ce dernier au sein de l'armée et dans son enseignement. Ces théories furent escamotées et mal interprétées par Moltke qui influença, avec la « guerre absolue », les générations d'officiers à venir. Ainsi, les réflexions de ce dernier sur la conduite de la guerre, marquèrent la déformation des théories clausewitziennes puisque le héros de Sedan se désigna lui-même comme étant un disciple de Clausewitz et qu'il contribua plus que tout autre à diffuser l'enseignement de ce dernier. Moltke, et plus tard le général Foch en France, donna une fausse interprétation de Clausewitz qui aboutit à une exaltation frénétique de la guerre offensive débouchant ainsi sur les massacres de 1914.

Malgré la mainmise des militaires sur l'étude de Clausewitz, un historien allemand du nom de Hans Delbrück publia un article en 1878 dans la revue *Zeitschrift für preussische Geschichte* portant sur le militaire prussien. Ce texte déclencha les passions en Allemagne entre, d'un côté, Delbrück, qui critiquait les stratégies utilisées par les militaires qui avaient déformé les idées de Clausewitz, et de l'autre, les militaires qui affirmaient être les seuls à posséder la connaissance nécessaire pour étudier et comprendre les réflexions de Clausewitz. Cette dispute porte le nom de Débat stratégique (Strategiestreit).

La réponse à Delbrück vint rapidement de la part de Colmar von der Goltz, officier respecté de l'armée allemande, l'année suivante dans la même revue. Dans son texte, ce dernier fit remarquer à Delbrück que celui-ci n'était qu'un civil et qu'il n'avait pas le droit de

¹⁵ Ulrich Marwedel, *Carl von Clausewitz: Persönlichkeit und Wirkungsgeschichte seines Werkes bis 1918*, Boppard am Rhein, Harald Boldt Verlag, 1978, p. 108.

critiquer la stratégie de l'offensive, « stratégie napoléonienne appliquée et perfectionnée par Moltke »¹⁶ et que le Grand Roi, Frédéric II, avait pratiqué ce genre de stratégie.

Comme on le constate, l'étude de Clausewitz fut la chasse gardée des militaires jusqu'en 1914¹⁷ où le déclenchement de la guerre démontra les limites d'un système basé sur l'offensive à outrance. Il faut mentionner, par la même occasion, que du côté français les militaires avaient eux aussi découvert Clausewitz après la guerre désastreuse contre l'Allemagne en 1870-1871. Ils avaient également le souci d'intégrer les théories clausewitziennes au sein de leur armée qui devait se restructurer après la défaite subie aux mains de Moltke, celui-là même qui avait introduit Clausewitz dans l'armée prussienne.

Delbrück ne fut pas pris au sérieux par les militaires et ceux-ci jetèrent le discrédit général sur les thèses de l'intellectuel. Il fut le premier civil à s'intéresser de près aux idées clausewitziennes et à dénoncer l'utilisation qu'en faisaient les militaires européens qui dénaturaient les idées du Prussien.

Disgrâce et réhabilitation de Clausewitz

Comme nous l'avons mentionné précédemment, plusieurs historiens français et britanniques accusèrent Clausewitz d'être le responsable des nombreuses victimes tombées au champ d'honneur entre 1914 et 1918. L'historien le plus connu et celui qui représente le mieux ce courant est sir B. H. Liddell Hart. Celui-ci publia, en 1934, *The Ghost of Napoleon* qui traite de l'histoire militaire et dans lequel il accorde un chapitre entier au stratège prussien. À travers cette partie du livre, Liddell Hart critique sévèrement les idées émises par Clausewitz ainsi que leurs applications tout au long du XIX^e siècle. En fait, Liddell Hart fut, comme le mentionna si bien l'historien Azar Gat, le plus féroce représentant de la

¹⁶ Aron II, p. 413.

¹⁷ Antulio J. Echevarria, *After Clausewitz: German military thinkers before the Great War*, [s.l.], University Press of Kansas, 2000, p. 187.

communauté d'intellectuels refusant de reconnaître le génie des idées de Clausewitz, tout en lui attribuant la responsabilité dans l'idéologie militaire prédominante avant la Première Guerre mondiale, soit la guerre offensive conduite par des armées immenses¹⁸. À aucun moment, Liddell Hart ne mentionne le réalisme de Clausewitz dans sa conception de la guerre; il préfère écrire que le général prussien est trop philosophique pour qu'on s'y intéresse¹⁹. Clausewitz représente le bouc émissaire parfait pour Liddell Hart qui l'accable de tous les problèmes rencontrés lors de la Première Guerre mondiale.

Cette vision fut tout à fait différente en Allemagne où les militaires furent déconsidérés après la défaite de 1918. En effet, les historiens et les philosophes occupaient une place prédominante au sein de l'étude de Clausewitz après 1918 en Allemagne, et ce, malgré la publication de livres écrits par Ludendorff dans lesquels il expliqua qu'il avait suivi les enseignements de Clausewitz, mais que ces derniers étaient désuets et que Clausewitz les changerait certainement s'il vivait encore²⁰.

Un historien allemand du nom de Herbert Rosinski écrivit, en 1935, un article dans la revue *Historische Zeitschrift* qui marqua profondément l'étude de Clausewitz. Dans cet ouvrage, Rosinski fut l'un des premiers à aborder les différentes époques auxquelles les diverses parties de *Vom Kriege* furent écrites par Clausewitz. Ainsi, il en vint à la conclusion que le chapitre 1 du livre I fut rédigé postérieurement à 1827²¹ puisque dans la préface de la première publication de son livre, Clausewitz écrivit que seul le chapitre 1 du livre I lui donnait satisfaction et que les six premiers livres devaient être révisés²². Cette préface, que Raymond Aron appela la *Note finale*, fut écrite par l'auteur avant son départ pour la Pologne

¹⁸ Azar Gat, *op. cit.*, p. 209.

¹⁹ Sir Basil Henry Liddell Hart, *The Ghost of Napoleon*, New Haven, Yale University Press, 1934, p. 105.

²⁰ Erich von Ludendorff, *Conduite de la guerre et politique*, trad. par le capitaine L. Koeltz, Paris, Berger-Levrault, 1922, p. 8 ; *La guerre totale*, trad. de l'allemand par A. Pfannstiel, Flammarion, 1936, p. 6 et 7.

²¹ Herbert Rosinski, « Die Entwicklung von Clausewitz' Werk „Vom Kriege“ im Lichte seiner „Vorreden“ und „Nachrichten“ », *Historische Zeitschrift*, vol. 151, 1935, p. 293.

²² L'ouvrage de Clausewitz, *Vom Kriege*, est composé de huit livres, tous reliés ensemble, qui traitent chacun d'un sujet particulier. Chaque livre est lui-même divisé en plusieurs chapitres qui sont numérotés. Pour prendre connaissance de la *Note finale*, cf. à l'annexe I et II.

où il fut nommé chef d'état-major par son ami Gneisenau. Avant Linnebach, aucun auteur n'avait soulevé ce problème auquel le lecteur se trouve confronté, soit le fait que la pensée finale de Clausewitz se retrouve au chapitre 1 du livre I et non au livre VIII, partie qui fut souvent utilisée par les militaires allemands pour appuyer leur doctrine.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'étude de Clausewitz prit un nouvel essor avec la parution recorrectée de *Vom Kriege*. Cette édition allemande fut épurée par l'historien allemand Werner Hahlweg des ajouts introduits dans les rééditions d'avant-guerre²³. Il y eut de nombreuses traductions anglaises et françaises qui suivirent la réédition faite par l'Allemand et elles eurent pour effet de raviver l'étude du général prussien ainsi que sa pertinence à l'âge nucléaire.

Les auteurs ayant le plus marqué l'époque de la guerre froide furent, du côté américain, l'historien Peter Paret, et du côté français, Raymond Aron. Le premier écrivit, en 1976, une biographie sur Clausewitz comportant une vision renouvelée de la vie du Prussien ainsi qu'une explication des influences de son époque sur sa pensée politique²⁴. Le second produisit, à la même époque, une importante analyse de la pensée clausewitzienne dans laquelle il poussa plus avant les conclusions avancées par Rosinski qui avaient été étudiées par quelques intellectuels allemands tels que W. M. Schering, Karl Linnebach et Werner Hahlweg²⁵. Ces deux auteurs, Paret et Aron, font partie d'un courant que nous pourrions qualifier de « révisionniste » à la lumière des conclusions proposées par leurs prédécesseurs qui acceptent, en théorie, l'idée que seul le chapitre premier du livre I de l'œuvre de Clausewitz serait conforme à sa pensée qu'il révisa à la fin de sa vie.

²³ Aron I, p. 176.

²⁴ Peter Paret, *op. cit.*, 467 pages.

²⁵ W. M. Schering, *Wehrphilosophie*, Leipzig, Johann Ambrosius Barth Verlag, 1939, 423 pages ; Karl Linnebach, « Die wissenschaftliche Methode in Clausewitz' Werk *Vom Kriege* », *Wissen und Wehr*, vol. 14, (1933), p. 477-501 ; Werner Hahlweg, *Carl von Clausewitz. Soldat-Politiker-Denker*, Göttingen, Mittler, 1962, 111 pages.

Ce courant, ou du moins, ce renouveau pour l'étude de Clausewitz fut accepté sans trop de critiques. Une grande majorité d'intellectuels qui travaillent à l'étude du général prussien s'accordent pour dire que ce dernier repensa ses théories à partir de 1827 et qu'il tenta une modification de celles-ci sans y parvenir puisque sa mort prématurée l'en empêcha.

Problématiques et hypothèses

Dans la prochaine partie, nous aborderons la question principale qui sera au centre du présent mémoire. Par la suite, nous exposerons les questions secondaires qui nous aideront à répondre à la question principale et qui nous permettront de mieux comprendre les analyses d'Aron; la partie qui suivra définira les concepts utilisés dans l'étude. Ensuite, les hypothèses aux questions posées précédemment seront exprimées et nous terminerons par une explication des sources et de leurs utilisations.

Question principale

Aucune étude complète n'a été effectuée sur l'œuvre d'Aron. Toutefois, plusieurs articles comportent une analyse partielle ou fragmentaire sur l'apport du sociologue français dans la compréhension du phénomène « Clausewitz ». C'est pourquoi, nous poserons, dans les pages subséquentes, la question suivante : quel est l'apport de Raymond Aron dans l'étude et l'analyse du livre *De la Guerre* de Carl von Clausewitz? Comment nous aide-t-il dans la compréhension des théories militaires et politiques de ce dernier?

Pour nous aider à répondre à ces questions fondamentales entourant la lecture de l'œuvre d'Aron, nous utiliserons les questions sous-jacentes suivantes : quelle place devons-

nous donner à la « définition trinitaire de la guerre » élaborée par Clausewitz à la lumière de l'analyse d'Aron? Quelle est la signification, pour Raymond Aron, de la formule : « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens »? Apporte-t-il une nouvelle vision de la formule? Pourquoi, toujours selon Raymond Aron, la théorie de la « guerre absolue » fut-elle mise en application par les militaires allemands et français lors de la Première Guerre mondiale? Est-ce que Clausewitz fut victime d'une mauvaise interprétation ou croyait-il possible son application? Comment Raymond Aron concevait-il le système des alliances chez Carl von Clausewitz et quelles conséquences pouvons nous en tirer à la suite de son explication?

Quelles justifications pouvons-nous donner aux questions posées précédemment? Pourquoi avoir choisi ces questions? La réponse à ceci est à la fois simple et difficile à donner. En effet, à la lecture du livre de Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*. (tome I et II), nous en venons rapidement à la conclusion qu'une tâche aussi simple que de démontrer l'apport de ce dernier dans l'étude de Carl von Clausewitz est impossible à faire, tant les sujets abordés par Aron sont multiples et complexes. Or, pour produire une étude crédible qui ne se perd pas en conjectures, nous avons dû choisir quelques thèmes qui se retrouvent en filigranes dans la thèse principale d'Aron. Ces thèmes sont au nombre de quatre et regroupent : la définition trinitaire de la guerre, la formule : « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens », la théorie de la « guerre absolue » et de son application, et pour finir, la question de l'équilibre européen chez Clausewitz.

Définition des concepts

Dans la partie qui suit, nous définirons les concepts qui seront utilisés pour l'analyse d'Aron. Commençons tout d'abord par expliquer ce que signifie la « définition trinitaire de la guerre ». Cet énoncé fut élaboré par Clausewitz dans le premier chapitre de son livre et signifie que la guerre est composée de trois éléments : la violence originelle (haine entre les peuples), la libre activité de l'âme du chef militaire (responsabilité des choix pris sur le champ de bataille qui tiennent du pur hasard et du courage) et l'entendement politique (institution suprême qui utilise la guerre comme moyen politique).

Le deuxième concept, et non le moindre, est celui de l'instrumentalisation de la guerre par la politique que Clausewitz élaborait entre les années 1827-1830. En effet, ce dernier en vint à la conclusion, à la fin de sa vie, que la guerre est un instrument pour la politique puisqu'au regard de l'histoire, à aucun moment, avant Napoléon, l'application de la « guerre absolue » ne fut tentée. Il remarqua que la guerre était généralement pratiquée pour conquérir un territoire donné, pour affermir son autorité et sa légitimité politique, ou encore, pour affaiblir un ennemi potentiellement dangereux. Ces buts ne confèrent pas l'appellation de « guerre absolue » à un conflit qui se donne comme objectif l'appropriation d'une région donnée puisque cet objectif n'est pas de nature à détruire un gouvernement ennemi.

Le troisième concept est celui de la « guerre absolue ». Cette idée est encore une fois une conception mentale de la guerre, telle qu'élaborée par Clausewitz; le but de cette sorte de conflit est l'anéantissement ou la destruction complète de l'État ennemi, non au sens physique du terme, mais au sens politique. La « guerre absolue » est une projection mentale de ce que devrait être une guerre selon le concept pur, sans attachements politiques ou moraux, signifiant ainsi que ce genre de conflit est impossible puisqu'il y a toujours plusieurs facteurs à considérer lors d'affrontements.

Le dernier concept que nous allons voir, l'équilibre européen, est l'explication de la stabilité de l'Europe. En effet, l'équilibre est défini comme étant un mécanisme qui agit entre

les différentes puissances européennes pour empêcher l'une d'elles de dominer le reste de l'Europe. Ainsi, lorsque l'une d'entre elles semble en bonne position pour imposer ses idées au reste des États européens, ceux-ci se liguent contre le perturbateur pour contrecarrer ses plans.

Hypothèses

Nous verrons, dans les pages suivantes, les hypothèses proposées en réponse aux questions émises plus haut. Nous débiterons par répondre à la question principale pour ensuite répondre aux questions secondaires.

L'hypothèse principale la plus plausible, à ce stade-ci de l'étude, est que Raymond Aron fut un pilier dans l'étude et la compréhension de Carl von Clausewitz. En effet, Aron démontra l'idée, sans en être le principal instigateur, que Clausewitz repensa ses théories militaires entre 1827 et 1830; ceci modifia sensiblement le résultat de plusieurs analyses qu'il n'eut pas la chance de modifier. Aron tenta de définir la vraie nature des théories de Clausewitz qui ne semblent pas avoir été modifiées après 1827. De ce fait, l'analyse de l'intellectuel français entre en contradiction directe avec les militaires allemands et français²⁶ qui interprétèrent, à leur façon, les idées de Clausewitz, à une époque empreinte de tensions. Aussi, Aron remet sur pied les idées et conceptions de Clausewitz qui furent « tordues » par certains intellectuels tels B. H. Liddell Hart et W. M. Schering²⁷; ce dernier écrivit plusieurs livres sur Clausewitz à l'époque nazie qui altérèrent quelque peu la perception de l'œuvre du général prussien.

²⁶ Cf. Helmut Graf von Moltke, *Moltke on the art of war: selected writings*, Éd. par Daniel J. Hughes et trad. par Daniel J. Hughes et Harry Bell. Novato, Presidio Press, 1993, 275 pages ; Erich von Ludendorff, *op. cit.*; Colmar Freiherr von der Goltz, « Carl von Clausewitz », *Velhagen & Klasings Monatshefte*, 1904-1905; F. von Bernhardi, *Delbrück, Friedrich der Große und Clausewitz. Streiflichter auf die Lehren des Professors Dr. Delbrück über Strategie*, Berlin, 1892, 115 pages.

²⁷ Cf. Sir Basil Henry Liddell Hart, *op. cit.*; W. M. Schering, *op. cit.*

Pour ce qui est de l'hypothèse concernant la première question secondaire, il serait important de mentionner que pour Aron, la « définition trinitaire de la guerre » représente l'aboutissement de la conception de la guerre par Clausewitz. Celle-ci, est composée de trois parties et fut conçue par le Prussien après que ce dernier ait remarqué que sa définition initiale, la définition moniste – la guerre est un duel entre deux États qui cherchent à se renverser –, n'était pas conforme à l'histoire. De plus, Aron fit remarquer que les trois parties présentes dans la « définition trinitaire » sont présentes dans toutes les guerres que l'homme engendra, mais à un niveau différent. Il donne en exemple les conflits du XVIII^e siècle, dans lesquels les peuples européens participèrent peu, et les affrontements du XX^e siècle, dans lesquels les peuples participèrent beaucoup plus.

La deuxième hypothèse sous-jacente à l'hypothèse principale, qui expose la guerre comme étant la continuation de la politique par d'autres moyens, est que pour Aron la formule est une façon d'expliquer que la guerre est l'instrument (moyen) de la politique et que cette première permet à la deuxième d'atteindre un but précis (fin); c'est ce qu'il appelle le couple « moyen-fin ». C'est la politique qui fixe la marche à suivre pour les militaires et elle est habilitée à en changer le contenu en tout temps; la guerre n'est jamais libre, elle est toujours subordonnée à un objectif politique. En ce sens, Aron apporte une vision différente de la formule si l'on compare son analyse à celle effectuée précédemment par Éric Weil. En effet, ce dernier écrivit en 1955 que la formule désignait un concept de « totalité » et de « polarité »; la guerre et la politique sont deux totalités qui font partie d'une totalité plus grande encore : la vie nationale. « Leur relation même est de la nature de la polarité [...] »²⁸

De plus, Aron, dans sa publication de 1976, vient contredire directement Moltke qui écrivit dans ses mémoires que la « stratégie est indépendante du politique autant qu'il en soit

²⁸ Eric Weil, « Guerre et Politique selon Clausewitz », *Revue française de science politique*, vol. 5, no. 2 (avril-juin 1955), p. 295.

possible. Le politique ne doit pas intervenir dans les opérations. »²⁹ Bref, l'analyse d'Aron tranche radicalement de celles émises par une majorité de ses prédécesseurs.

L'hypothèse de la troisième question secondaire est qu'Aron démontre, contrairement aux militaires du XIX^e siècle, mais tout en étant en accord avec les historiens allemands, que Clausewitz fut tenté, entre 1818 et 1827, d'exalter la « guerre absolue » et de la représenter comme étant la seule véritable guerre à pratiquer. Par la suite, Aron s'efforce de démontrer que le général, ayant vieilli, découvrit une nouvelle sorte de guerre qu'il désigna comme étant la « guerre à but limité ». Donc, notre hypothèse est que, à la lumière des analyses d'Aron, Clausewitz fut mal compris par ses lecteurs parce que son style d'écriture était empreint de philosophie, ce qui ne fut pas apprécié par les généraux de la fin du XIX^e siècle. Ainsi, à la fin de sa vie, Clausewitz ne concevait plus la « guerre absolue » comme étant une réalité, mais comme étant un idéal guerrier impossible à atteindre compte tenu de l'implication de la politique dans la guerre et du « frottement » (probabilités impossibles à prévoir).

La dernière hypothèse, concernant le système des alliances chez Clausewitz, nous apparaît, selon Aron, comme étant un système d'équilibre entre les puissances, tout comme on le concevait au XVIII^e siècle. Cette conception suppose qu'un État prédominant et agressif au sein de l'ensemble des États européens voit les puissances opposantes se liguer entre elles pour ramener la paix et l'équilibre entre les États européens; c'est un mécanisme de défense. En outre, Aron démontre que Clausewitz représente l'idéologie dominante chez les intellectuels allemands de l'époque, comme on le retrouve chez un Friedrich von Gentz qui fut un des grands artisans du Congrès de Vienne. Cet équilibre, tel que le conçoit Clausewitz, pousse les dirigeants européens à dresser des plans de guerre avec des buts limités puisqu'une domination européenne d'un État force les autres à se liguer contre lui.

²⁹ Helmut Graf von Moltke, *op. cit.*, p. 36.

Les sources et la méthodologie

Nous sommes maintenant rendus à l'élaboration du type de sources qui nous sera utile pour l'étude de Raymond Aron et de Clausewitz. Par conséquent, nous diviserons les sources en deux parties distinctes qui seront : 1. les sources aroniennes et 2. les sources clausewitziennes. Aussi, nous discuterons de la méthodologie avec laquelle nous les aborderons et dans quelle mesure cette approche nous aidera à répondre à notre question principale.

Les sources aroniennes

La source principale utilisée pour le mémoire, sera le livre de Raymond Aron qui fut publié en 1976 en deux tomes : *Penser la guerre, Clausewitz*. (tome I et tome II, Éditions Gallimard). Cette source est la base de l'étude du sujet qui nous importe dans la mesure où ces deux tomes contiennent toutes les analyses d'Aron concernant Clausewitz, allant de sa vie, à ses écrits en passant par les influences que l'on retrouve au sein de son style d'analyse. De plus, nous utiliserons une autre source importante pour l'étude du mémoire qui est le recueil de texte portant le titre : *Sur Clausewitz* (Éditions Complexe, 1987). Dans ce recueil, nous y retrouvons plusieurs articles et conférences produits par Raymond Aron traitant de Clausewitz et de ses théories; cette source est complémentaire à la première et nous permettra de mieux saisir les appréhensions ainsi que les conclusions de l'érudit français devant la complexité clausewitzienne. Il serait également intéressant de jeter un coup d'œil à ses *Mémoires* (Éditions Robert Laffont, 1983) dans lesquels il consacre un chapitre entier à Clausewitz et où il informe le lecteur du but de son étude sur le général prussien.

La méthodologie que nous utiliserons pour traiter ces sources est l'application d'une analyse en profondeur de celles-ci selon quatre concepts inhérents à Clausewitz que nous avons établis préalablement. Par la suite, nous établirons, en nous référant à chacune des sources mentionnées dans le paragraphe précédent, l'interprétation d'Aron concernant chaque notion que nous avons énumérée. Conséquemment, il nous sera plus facile de comprendre la pensée générale du sociologue ainsi que son apport à l'historiographie clausewitzienne.

Les sources clausewitziennes

Le deuxième type de source est celui touchant les écrits de Carl von Clausewitz. En effet, le livre de ce dernier, *Vom Kriege*, qui fut traduit en français à plusieurs reprises et qui porte le titre de *De la Guerre*, est important pour cette recherche puisqu'il est la base de l'étude d'Aron, des historiens antérieurs ainsi que des militaires du XIX^e et du XX^e siècle. Donc, il serait essentiel, dans le cadre de cette étude, de se référer régulièrement au livre de Clausewitz pour en comprendre la portée, la constitution interne ainsi que les thèmes auxquels il se réfère et pour, par la suite, en comprendre l'analyse proposée par Aron.

Chapitre 1

Définition trinitaire de la guerre : violence, hasard et entendement

Qu'est-ce que la guerre? C'est la question que Carl von Clausewitz se posa à la fin des terribles guerres de la Révolution française et de l'Empire. En fait, tout comme l'a été la politique, la guerre ne se pratiquait plus comme on l'avait fait et enseigné au XVIII^e siècle. Le bouleversement était important, tant chez les militaires que chez les civils qui devaient maintenant fournir l'armée en homme et en nourriture. La conscription avait été introduite tout comme la réquisition, ce « qui [signifiait] fréquemment le pillage des campagnes »³⁰. Les manières de combattre étaient nouvelles³¹ et le génie de Napoléon les rendait d'autant plus efficaces; les victoires étaient éclatantes.

Le Prussien décida donc de se pencher sur la question de la guerre et d'en définir la nature et les aboutissants. Ainsi, il constate, dès les premières pages de son étude, que la guerre n'est

« rien d'autre qu'un duel à une plus vaste échelle. Si nous voulions saisir en une seule conception les innombrables duels particuliers dont elle se compose, nous ferions bien de penser à deux lutteurs. Chacun essaie, au moyen de sa force physique, de soumettre l'autre à sa volonté; son dessein immédiat est d'abattre l'adversaire, afin de le rendre incapable de toute résistance.

« *La guerre est donc un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté.* »³²

Cette définition est simple et nous introduit doucement dans le monde idéal de Clausewitz. Le but de la guerre est, dans ce cas précis, de forcer l'opposant à accepter notre volonté par la violence.

Par la suite, le général prussien analyse plus en profondeur cette définition; il découvre que celle-ci, appliquée tel qu'il la définit, mène les belligérants aux « extrêmes ». C'est ce qu'il définit comme étant « la montée aux extrêmes ». C'est donc dire que les deux adversaires sont prêts à recourir à toute la violence possible pour résister ou pour dominer

³⁰ J.F.C. Fuller, *La conduite de la guerre (1789-1961): étude des répercussions de la révolution française, de la révolution industrielle et de la révolution russe sur la guerre et la conduite de la guerre*, Paris, Payot, 1963, p. 30.

³¹ Aron I, p. 46.

³² Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Trad. de l'allemand par Denise Naville, préf. de Camille Rougeron et intro. de Pierre Naville, Paris, Les Éditions de Minuit, 1955, p. 51.

l'autre. Ainsi, la guerre prend une forme extrême, ou si l'on veut, absolue. Nous reviendrons sur ce thème dans le troisième chapitre.

Mais est-ce que chaque guerre est définie par cette définition, ce concept de l'extrême ou de l'absolu? Absolument pas, « il peut y avoir des guerres de toutes importances et de tous degrés d'acuité, depuis la guerre d'extermination jusqu'à la simple observation armée. »³³

En ce cas, comment se définit la guerre? En fait, pour Clausewitz, la guerre est « une étonnante trinité où l'on retrouve d'abord la violence originelle de son élément, la haine et l'animosité, qu'il faut considérer comme une impulsion naturelle aveugle, puis le jeu des probabilités et du hasard qui font d'elle une libre activité de l'âme, et sa nature subordonnée d'instrument de la politique, par laquelle elle appartient à l'entendement pur. »³⁴ Définition certes plus complète, mais surtout plus complexe qui comporte trois éléments : (1) la violence originelle, qui prend sa source dans le peuple ; (2) le hasard ou la libre activité de l'âme qui concerne le commandant militaire sur le champ de bataille et (3) le politique. Cette deuxième définition porte l'appellation de définition trinitaire. Elle comporte tous les éléments qui se retrouvent dans la guerre selon Clausewitz. En des termes plus simples, la guerre est formée du caractère et de la psychologie de la société, de l'habileté du commandant et des forces armées, et des intérêts et des buts du politique agissant selon le contexte historique de l'État et de la communauté internationale³⁵. Maintenant, regardons comment Aron perçoit cette définition.

1.1 Aron et la définition trinitaire

³³ *Ibid.*, p. 59.

³⁴ *Ibid.*, p. 69.

³⁵ Peter Paret, « Clausewitz's Bicentennial Birthday ».

<<http://www.airpower.au.af.mil/airchronicles/aureview/1980/may-jun/paret.html>>. mars 2002. Consulté le 14 février 2005.

Nous avons vu que Clausewitz définit tout d'abord la guerre comme étant inévitablement une montée aux extrêmes et que, par la suite, en y regardant de plus près la réalité, il change son idée pour définir la guerre comme étant une conception de trois éléments : la violence du peuple, le hasard du chef militaire et le politique. En ce cas, quelle importance devons-nous donner à la seconde définition, comment Raymond Aron la perçoit-elle et l'analyse-t-elle? En fait, pour lui, la définition trinitaire est la seule que nous devons considérer et sur laquelle notre attention doit se porter.

À ce stade-ci de notre étude, nous devons d'emblée mentionner que la définition trinitaire ne se retrouve seulement qu'au chapitre premier du livre I de *Vom Kriege*. Ceci pose donc un problème puisqu'à aucun autre endroit dans le livre nous ne la retrouvons explicitement citée. Ainsi, nous sommes en droit de nous demander pourquoi Aron la considère comme la seule conforme à la pensée du Prussien. Pour bien comprendre cette problématique, nous devons revenir sur la *Note finale* que Clausewitz écrivit avant de partir pour la Prusse orientale pour rejoindre son nouveau poste de chef d'état-major auprès de Gneisenau.

Dans cette note, particulièrement importante pour Aron, le militaire allemand écrivit que seul le chapitre 1 du premier livre lui donnait entière satisfaction et que tous les autres chapitres devaient être remaniés³⁶. Ainsi, puisque la définition trinitaire se retrouve seulement au chapitre 1,I, nous devons en conclure qu'elle contient « seule la pensée entière de Clausewitz. »³⁷ Il faut aussi mentionner qu'Aron porte une grande attention aux années 1827-30 puisque pour lui, ce fut lors de ces années que le Prussien repensa ses théories et qu'il en vint à corriger ses écrits³⁸.

Donc, pour Aron, nous devons nous pencher sur la définition trinitaire et non sur la définition moniste puisque cette dernière ne servirait qu'à introduire le lecteur dans l'analyse

³⁶ Cf. annexe II.

³⁷ Raymond Aron, *Sur Clausewitz*, [s.l.], Éditions Complexe, 1987, p. 62.

³⁸ Richard M. Swain, *loc. cit.*, p. 40.

de la guerre. En suivant cette dernière définition, le principe suppose une lutte à mort ou du moins une lutte qui permettrait aux vainqueurs d'imposer leur volonté puisque leur adversaire aurait perdu toute possibilité de résister, ce qui présuppose la destruction partielle ou complète des armées. En ce sens, la définition trinitaire est plus complexe et ne définit pas automatiquement une lutte à mort entre les belligérants, ce que fait la définition moniste.

De plus, Clausewitz « a cherché la théorie d'une praxis soumise aux changements historiques, aux aléas du sort et aux passions humaines »³⁹ selon Aron. Nous savons très bien qu'avant la *Note finale*, le général considérait la guerre comme étant une lutte à mort, une épreuve de force pour vaincre sans condition l'ennemi. Or, en étudiant de plus près l'histoire militaire⁴⁰, le Prussien se rendit compte qu'en peu de cas le but ultime de la guerre fut d'abattre l'ennemi. Il n'y a que lors des guerres de la Révolution et de l'Empire qu'on recherchait la victoire totale sur l'ennemi. Par conséquent, Clausewitz devait trouver un moyen pour réconcilier la définition moniste et l'expérience historique.

Il dut changer sa définition et en produire une qui pouvait s'adapter à toutes les époques. Non seulement, sa nouvelle définition devait s'adapter à toutes les époques, mais elle devait aussi intégrer la guerre absolue, celle qui vise à abattre l'ennemi et une guerre à buts limités. Il trouva sa réponse dans la politique. En effet, pour Clausewitz, la politique est l'autorité suprême qui définit le but de la guerre; elle définit s'il faut détruire complètement l'adversaire (absolue) ou s'il faut au contraire ne conquérir qu'une parcelle de territoire. De plus, en introduisant un élément de haine ou de violence originelle, qui est représenté par le peuple, Clausewitz postule l'idée qu'une guerre se rapprochant de la forme absolue peut être tentée puisque le peuple, aveuglé par sa haine, suivra le politique dans sa tentative de destruction totale de l'ennemi.

³⁹ Aron I, p. 23-24.

⁴⁰ Peter Paret, « From ideal to Ambiguity: Johannes von Muller, Clausewitz and the People in Arms », *Journal of the History of Ideas*, vol. 65, no. 1 (janvier 2004), p. 107-108.

En fait, ce que dit Aron, c'est que « les trois éléments de l'étrange trinité présents en n'importe quelle guerre, déterminent par leur force respective et leurs relations le caractère propre à chaque guerre. La définition trinitaire s'oppose à la définition moniste qui suppose toujours le renversement politique et la destruction militaire [...] »⁴¹

Par conséquent, la définition trinitaire explique toutes les guerres puisque chaque élément y est représenté; plus la haine entre les peuples est grande et moins la politique fixe de buts limités, plus la lutte à mort est grande. Seule la définition trinitaire « *vaut pour les guerres réelles et elle vaut pour toutes les guerres réelles*. Que les guerres s'éloignent plus ou moins de la guerre absolue, elles ne sont pas moins guerre dès lors qu'on se réfère à la définition trinitaire qui sert de fondement et à la théorie, et à l'histoire, et à la doctrine. »⁴² Bref, « [les] trois composantes [...] se retrouvent dans toute guerre mais, selon les cas, la puissance de chacune d'elle varie. »⁴³ La guerre est donc un « caméléon qui modifie quelque peu sa nature dans chaque cas concret »⁴⁴.

Comme nous le constatons, Aron tient à souligner l'importance de la définition : elle est l'état final de la pensée de Clausewitz et elle définit toutes les guerres. « Les guerres réelles ne résultent pas simplement d'une modification de la guerre absolue, mais de la force inégale en chaque cas historique, de chacun de ces trois éléments. »⁴⁵ Clausewitz est donc parti d'une définition simple qui implique d'abattre l'ennemi. Cette dernière ne put être réconciliée avec toutes les sortes de guerre qu'il étudia, mais en définissant la guerre par ces trois éléments, haine, hasard et politique, Clausewitz put définir toutes les guerres de l'histoire puisque chacune possédait les trois éléments, mais de force inégale. C'est sur ce point qu'Aron insiste le plus lorsqu'il analyse la définition trinitaire. Pour lui, le général prussien a réussi, à la fin de sa vie, à surmonter un problème fondamental qui se présentait à

⁴¹ Aron I, p. 146.

⁴² *Ibid.*, p. 117.

⁴³ Aron, *Sur Clausewitz*, *op. cit.*, p. 37.

⁴⁴ Clausewitz, 1955, p. 69.

⁴⁵ Aron I, p. 323.

lui, soit la création d'une définition qui pouvait servir à comprendre les guerres de toutes les époques, allant de l'Antiquité aux guerres napoléoniennes. C'est pour cela qu'il dut réécrire son étude et qu'il écrivit une note avant son départ qui indiquait cette révision. Il avait, d'une nouvelle manière, défini la guerre dans laquelle la politique prenait une place importante, ce qui devait, par la suite, amener Clausewitz à des conclusions différentes.

De plus, Aron indique que « Clausewitz aboutit à la conclusion qui sert de fondement à la connaissance et à la conscience historique : il faut juger les événements de chaque époque en tenant compte des traits particuliers de cette dernière. On ne peut comprendre, on ne doit juger les chefs de guerre qu'en les remettant dans leur temps, à condition de tenir compte des moyens dont ils disposaient, des buts qu'ils se proposaient. »⁴⁶ Alors, la définition trinitaire sert à expliquer la diversité historique des guerres⁴⁷ puisque chacune d'elles est différente et est composée des trois éléments de la définition, mais a un degré autre. Ne jugeons pas les guerres du siècle dernier selon nos valeurs, mais bien avec celles de l'époque étudiée.

Aron fait donc ressortir l'intemporalité de la définition trinitaire de la guerre de Clausewitz. Pour comprendre les décisions de guerre des dirigeants d'une époque donnée, il faut chercher à comprendre quel élément trinitaire dominait : est-ce que la politique dominait l'ensemble ou est-ce plutôt la haine du peuple qui prédominait ? Ou encore, est-ce que le général en chef était le seul maître de la destinée des forces armées n'ayant reçu aucune restriction du politique ? De plus, Aron mentionne qu'il faut se poser des questions concernant le but de la guerre. De ce fait, nous comprenons rapidement qu'une guerre dominée par le peuple ne se donnera pas les mêmes buts qu'une guerre dominée par le politique. *Il faut juger les guerres du passé avec une conscience historique, une connaissance adéquate de l'époque et des enjeux que se donnait l'État en guerre.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 327.

⁴⁷ Emmanuel Terray, *loc. cit.*, p. 350.

Pour l'historien américain Peter Paret, Raymond Aron réussit avec brio à démontrer le réalisme, l'antidogmatisme et la flexibilité de la définition trinitaire⁴⁸ qui peut aussi bien définir la guerre absolue ou la guerre avec but limité. En ce sens, la définition est antidogmatique puisqu'elle ne donne pas une recette toute faite de la guerre, mais plutôt une ligne de conduite pour comprendre et analyser la guerre. De plus, cette compréhension et cette analyse peuvent se concentrer tant sur les guerres passées que sur les guerres présentes leur donnant ainsi un réalisme et une flexibilité.

1.2 Définition trinitaire : modernité

Après avoir démontré que la définition trinitaire permet de comprendre et de définir toutes les sortes de guerre de toutes les époques, Aron souligna, dans celle-ci, une nouveauté que l'on ne retrouve pas chez les auteurs militaires ayant précédé Clausewitz. Effectivement, le sociologue français mentionne que, pour lui, la définition trinitaire :

« représente un progrès dans l'élaboration conceptuelle; elle incorpore la distinction, abstraitement nécessaire, fréquente dans la réalité, entre le chef militaire et le chef d'État, le premier soumis au deuxième; celui-là accédant à la grandeur grâce à la libre activité de l'âme (les vertus de la sensibilité au milieu des dangers physiques), le second chargé à l'origine de la suprême responsabilité, celle de porter un jugement sur la nature de la guerre qu'il va conduire ou faire conduire par son chef d'armée, chargé ensuite de maintenir le contrôle de l'intelligence sur les passions déchaînées ou les décisions, inévitablement aventureuses, du commandement militaire. Elle intègre en même temps la dualité du peuple et de l'État, l'un symbolisant la passion et la haine dont naît la guerre ou qui naissent de la guerre, l'autre l'intelligence qui canalise les passions, les suscite parfois, les contrôle toujours. »⁴⁹

Pour la première fois, un militaire mit par écrit la distinction entre le militaire et la politique, l'absence d'autonomie du fait de la guerre⁵⁰. Comme Aron le mentionne, la distinction entre les deux se produit souvent dans la réalité; rares sont les souverains qui conduisirent leur armée au champ de bataille. Néanmoins, plus rares encore sont les auteurs militaires, du temps de Clausewitz, qui écrivaient ou qui reconnaissaient cette distinction

⁴⁸ Peter Paret, « Review of Raymond Aron... », p. 370.

⁴⁹ Aron I, p. 147.

⁵⁰ Michel Dobry, « Clausewitz et "l'entre-deux" ou quelques difficultés d'une recherche de paternité légitime », *Revue française de sociologie*, vol. 17, (1976), p. 658.

dans la théorie. Le Prussien l'écrivit, mais seulement après de nombreuses études historiques qui lui apprirent que la guerre n'est jamais coupée d'influences extérieures, elle n'est jamais une activité libre de ses actions : le politique en fixe les buts.

En outre, le fait de subordonner le militaire au politique présuppose une séparation des deux instances. Ainsi, les tenants de la science militaire ne sont plus des vassaux du dirigeant, mais bien une institution indépendante avec une certaine liberté d'action qui est tout de même soumise à la direction politique⁵¹. C'est une nouveauté : les militaires ne sont plus de nobles guerriers, mais bien les tenants d'une science.

Par ailleurs, dans la longue citation aronienne que nous avons donnée ci-dessus, nous y retrouvons la dualité du peuple et de l'État. Cette dualité marque, encore une fois, une nouveauté dans la conception de la relation du peuple et du gouvernement chez les militaires; ici aussi les deux entités sont indépendantes, elles ne forment pas un tout qui suit aveuglément son chef au combat. Depuis la Révolution française, le peuple prit une importance particulière dans la vie de l'État et dans la pratique de la guerre. Il est ainsi normal de voir Clausewitz soucieux de représenter la nouvelle réalité de son époque. En écrivant après 1815, ce dernier put constater l'importance du peuple dans les guerres napoléoniennes. Mais malgré son importance, l'État doit « canaliser les passions populaires afin de les ramener à la mesure des enjeux. »⁵²

Bien qu'indispensable, la haine du peuple doit être « contrôlée » par le gouvernement pour ne pas sombrer dans une guerre où l'enjeu serait la destruction totale de l'adversaire et où une paix négociée serait impossible, tant l'animosité entre les peuples serait trop grande. Aron fait ressortir ce point de l'analyse des idées de Clausewitz : la haine des peuples, laissée libre, risque d'amener la guerre aux extrêmes. C'est pourquoi le gouvernement doit « canaliser » la haine et en rester maître pour atteindre ses objectifs. Le peuple est ainsi

⁵¹ Benoît Durieux, *Relire De la guerre de Clausewitz*, Paris, Economica, 2005, p. 30.

⁵² Aron I, p. 198.

associé aux entreprises du gouvernement; son attitude devant l'agissement de ce dernier n'est plus passive comme au temps des guerres de cabinet. Le peuple prend une part active à la guerre.

1.3 Équivoque dans l'utilisation de la définition trinitaire

Après avoir démontré que la définition trinitaire, ou la « *synthèse finale* » comme aime l'appeler Aron, aide la compréhension ainsi que l'analyse de toutes les guerres et que cette *synthèse finale* marque un tournant dans la conception du rôle du peuple, du chef militaire et du politique, nous devons nous questionner sur l'influence de même que l'importance de cette définition sur les lecteurs du *Traité*.

En effet, la définition trinitaire postule la primauté du politique sur le militaire et le peuple lors du déclenchement d'une guerre. Dès lors, comment pouvons-nous expliquer la tendance à l'indépendance du militaire face au politique à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle? Comment définir les nombreuses « altercations » ou « disputes » qui se produisirent entre Moltke l'Ancien et Bismarck⁵³? Si l'on suit la logique de la *synthèse finale*, le militaire se retrouve subordonné au politique bien que dans la pratique ce ne fut pas toujours le cas.

La réponse à cette question se retrouve à l'intérieur même du *Traité*. Aron explique que « l'emploi du concept de guerre tantôt selon la définition étroite ou initiale, tantôt selon sa définition complète (ou trinitaire) entretient l'équivoque. »⁵⁴ Ainsi, à la lecture du *Traité*, le lecteur se retrouve confronté à plusieurs définitions qui ne sont pas abordées de manière égale. La définition trinitaire, comme nous l'avons déjà mentionné, n'est présente qu'au

⁵³ Lors de la guerre contre les Français en 1870-71, Moltke, alors général en chef de l'armée prussienne, eut de nombreuses discussions houleuses avec Bismarck, alors Chancelier, portant sur la guerre et sur le bombardement de Paris. Heinrich August Winkler, *Der lange Weg nach Westen*, Munich, C.H. Beck, 2000, p. 208 (vol.1).

⁵⁴ Aron I, p. 184.

chapitre premier du premier livre. Étant peu présente dans l'ensemble du livre, celle-ci fut considérée comme peu importante et trop philosophique⁵⁵.

De plus, à plusieurs endroits dans son étude, Clausewitz met de l'avant la définition initiale, ou du moins, l'idée de la victoire totale. Il fait valoir, dans le chapitre deux du livre IV que la guerre moderne, ou la « violence guerrière », « a rompu ses barrières artificielles pour suivre ses voies naturelles. »⁵⁶ En d'autres termes, la guerre n'a d'autre but que la victoire complète sur son adversaire puisque cela est la nature de la guerre telle que le définit le concept. C'est en quelque sorte l'impression que nous avons en lisant certaines parties du *Traité*. Mais nous le répétons, le *Traité* nous est parvenu dans une forme incomplète; son auteur nous informe, à l'aide de notes qui ont été produites entre 1827 et 1830, qu'il doit remanier et réécrire de grandes parties de son analyse, sans toutefois nous indiquer quelles parties précisément.

Par contre, nous sommes en droit de nous demander qui est le vrai Clausewitz : est-ce celui qui croit à la supériorité numérique des armées et à la victoire complète, ou bien, celui qui, plus modéré, croit que la guerre comporte trois éléments et que de ceux-ci, seul le politique doit dominer les deux autres ? Cette réponse, Aron nous la fournit de la façon suivante : « Clausewitz lui aussi, a hésité entre ces deux affirmations : l'autorité suprême du chef d'État, l'autonomie de la science (ou de l'art) des combats. Mais, il a finalement, à la fin de sa vie, surmonté l'hésitation et résolu l'antinomie : la guerre est *en tant que telle* un acte politique – ce qui exclut l'autonomie de la conduite *militaire* des opérations. »⁵⁷ Donc, ses écrits non révisés nous permettent de constater que Clausewitz fut un partisan de la guerre absolue jusqu'en 1827.

Bref, l'étude de Clausewitz et la lecture du livre *De la guerre* ne sont pas de tout repos. Si, par mégarde, on ne lit que les parties non révisées, il est certain que l'on percevra

⁵⁵ Edward Mead Earle (dir.), *Les Maîtres de la stratégie*, Paris, Berger-Levrault, 1980, p. 103.

⁵⁶ Clausewitz, 1955, p. 241.

⁵⁷ Aron I, p. 283.

Clausewitz comme étant le théoricien de la guerre absolue et que seule cette forme avait de l'importance pour lui puisque cette dernière est la voie naturelle de la guerre moderne. Nous ne devons pas accorder une trop grande attention à certaines parties du *Traité*. Par conséquent, le lecteur doit en être avisé s'il veut bien comprendre le Prussien.

Nous devons maintenant nous interroger sur l'opinion d'Aron devant l'intelligibilité des raisonnements clausewitziens. Les trouve-t-il faciles à comprendre ou bien sont-ils d'une complexité telle qu'il nous est presque impossible d'en deviner les aboutissants? Pour l'auteur Günter Maschke, même Aron reste difficilement accessible et ne peut nous éclairer complètement sur le Prussien. En effet, Maschke écrit que

« [d]ans l'introduction de son livre sur Clausewitz un observateur aussi intelligent que Raymond Aron nous donne des raisons d'espérer : "*L'intention de Clausewitz, elle, se livre d'elle-même à quiconque consent à le lire attentivement*". Pourtant dans la préface, certainement rédigée *après* avoir achevé la rédaction de son imposante monographie, Aron nous explique, avec un sage haussement d'épaule : "*Qu'on le veuille ou non, l'enseignement de Clausewitz reste et restera toujours ambigu*". »⁵⁸

Ainsi, Maschke constate qu'Aron lui-même concède que les théories de Clausewitz sont difficiles à cerner et pourtant, en préface de son livre, le sociologue français nous fait croire qu'il n'est pas si difficile de le comprendre. Faut-il y voir une influence négative directe du Prussien sur le Français, c'est-à-dire une forme d'écriture propre à l'universitaire français, mais inintelligible pour nous pauvre néophyte?

En fait, l'erreur ne se retrouve point du côté d'Aron mais plutôt de celle de Maschke car *intention* ne signifie pas *enseignement*. L'*intention* de Clausewitz est évidente aux yeux du Français, ce que n'est pas son *enseignement*.

De plus, Maschke ne cite pas complètement la pensée du Français sur l'intention de Clausewitz qui pourrait nous éclairer davantage. Effectivement, nous aurions dû aussi lire ceci : « Au cours d'une période de quinze années environ, [Clausewitz] a voulu élaborer un

⁵⁸ Günter Maschke, « La guerre, instrument ou expression de la politique. Remarques à propos de Clausewitz ». <<http://www.stratisc.org>>. 2004. Consulté le 2 mars 2005.

système conceptuel, une théorie (au sens où l'on parle de théorie économique aujourd'hui) qui permette de penser, en toute lucidité, le concept de la guerre et les réalités de la guerre (ou les guerres réelles). »⁵⁹ Ainsi, la pensée de l'universitaire français se précise beaucoup plus et ne laisse aucune ambiguïté. L'*intention* du Prussien se comprend facilement à la lecture du *Traité*; toutefois, l'*enseignement* qu'on en retient reste ambigu malgré toute la bonne volonté que le lecteur use. Donc, il est faux de dire que même Aron nous laisse dans l'incompréhension puisqu'en lisant intégralement la pensée de ce dernier sur l'intention du général prussien, tout malentendu se dissipe.

Finalement, il serait bien de rappeler que Clausewitz, suite aux guerres napoléoniennes, a voulu trouver et définir l'essence de la guerre. De ses longues années de méditation, d'écriture et d'analyse, il en vint à la définir à l'aide de trois éléments : la violence originelle du peuple, le hasard et la libre activité de l'âme qui incombent au chef militaire et l'entendement pur qui est représenté par le politique.

De ce concept, Aron affirme que la pensée finale du Prussien s'y retrouve et que cette définition permet de comprendre toutes les guerres réelles ainsi que la théorie. En étudiant l'histoire militaire des siècles ayant précédé le sien, Clausewitz comprit rapidement qu'il devait définir la guerre selon deux critères : la théorie pure, celle qui implique la guerre absolue et la montée aux extrêmes, et la guerre réelle, celle que l'on pratique dans le monde concret. « Clausewitz, en tant que théoricien ou philosophe de la guerre, a donc cette originalité de pousser plus loin que les autres écrivains militaires la recherche du concept d'une part, l'attention à la singularité de chaque situation d'autre part. »⁶⁰

Cette dernière phrase, tirée du premier tome d'Aron, nous renseigne bien sur l'importance de Clausewitz et sur son caractère toujours actuel : le militaire qui écrit le

⁵⁹ Aron I, p.23.

⁶⁰ Aron I, p. 55.

Traité est plus qu'un simple général qui voulut faire profiter les générations à venir de son expérience. Il voulut comprendre la guerre dans son intégralité, aussi bien au niveau conceptuel qu'au niveau réel. Il le fit en tant que militaire ayant vécu une époque importante dans la conduite de la guerre et il le fit en tant que philosophe des Lumières. Là se trouve l'importance du Prussien. Il est *un militaire qui pense la guerre* sans en rechercher la simplicité, d'où le titre de l'ouvrage d'Aron : *Penser la guerre : Clausewitz*. Ceci est d'une grande originalité de la part d'Aron. En effet, l'intellectuel français démontre bien le but du général prussien qui est de penser la guerre et non la théorisation de la guerre absolue pour en favoriser son application. Aron se démarque de ses prédécesseurs par ce fait : il tente de comprendre le Prussien et ses analyses pour ainsi dissiper l'ambiguïté qu'on retrouve chez les différents chercheurs qui ont étudié *Vom Kriege*.

De plus, Clausewitz, à l'aide de sa définition trinitaire, fait ressortir la distinction entre le militaire et la politique : le premier est subordonné au deuxième, et non l'inverse. Pour Aron, cette dernière partie est très importante puisque même le Prussien a eu du mal à considérer cette idée. Avant 1827, ses écrits démontrent un Clausewitz à la recherche de la victoire totale qui ne se soucie pas des buts politiques de la guerre. Néanmoins, il réussit, après plusieurs études de cas historiques, à comprendre que le chef militaire n'est pas libre de la conduite de la guerre comme il le désire, il doit se plier à des buts précis qui ont été désignés à l'avance par le politique.

L'introduction du peuple et de sa violence dans la *synthèse finale*, fait dire au Français que pour Clausewitz, le peuple est une partie importante de la guerre. En effet, la violence de ce dernier doit être « canalisée » et « dominée » par le politique pour prévenir une « montée aux extrêmes » de la guerre. Le politique doit rester maître de la situation pour éviter une confrontation qu'il ne serait plus en mesure de contrôler et où les dangers seraient trop importants pour les deux belligérants.

Il faut aussi réaffirmer l'ambiguïté et la forme incomplète du *Traité* qui peuvent laisser le lecteur dans la brume métaphysique. La lecture du *Traité* est simple dans la mesure où l'on se restreint à lire la partie I,1 ; du moment où l'on a l'ambition de lire le livre dans sa totalité, nous devons être extrêmement critiques sur ce que nous lisons et nous référer constamment à la partie « retouchée » par Clausewitz et aux notes qu'il écrivit entre 1827 et 1830. En ce sens, sa lecture est ardue et peut conduire certaines personnes à une totale incompréhension. Bien que l'intention du Prussien est, pour Aron, facilement percevable (il a voulu donner un système pour penser la guerre), l'enseignement qu'on retire de son œuvre est difficile à comprendre dans sa forme actuelle.

Cette *synthèse finale* a défini brièvement la relation entre le politique et le militaire selon le concept de Clausewitz. Voyons maintenant cette relation de plus près.

Chapitre 2

La guerre, continuation de la politique d'État par d'autres moyens

Nous avons défini, précédemment, avec l'aide de Clausewitz, la guerre selon trois critères essentiels : la haine des peuples, le hasard (attribué au chef militaire qui conduit les forces militaires sur le champ de bataille) et l'entendement politique. Aussi, nous avons mentionné que le Prussien subordonne le hasard (chef militaire) au politique et aux buts recherchés par ce dernier.

Ainsi, « [la] guerre est une simple continuation de la politique par d'autres moyens. »⁶¹ Cette phrase fut reprise des milliers de fois par des auteurs contemporains pour appuyer ou non leurs propos et analyses d'une guerre quelconque. Toutefois, l'utilisation qu'on en fit laisse à désirer et sous-entend une mauvaise utilisation de la *formule*, comme la surnomme Aron.

Il serait bien de définir ce que signifie précisément cette *formule* pour Aron et quelle place nous devons accorder au politique dans l'enchevêtrement clausewitzien. Aussi, toujours selon Aron, que signifie le mot *politique* pour Clausewitz?

2.1 Place du politique avant 1827

Comme nous l'avons mentionné en introduction de ce travail, Clausewitz écrit plusieurs articles dès son jeune âge. L'un de ceux-ci est paru dans la revue *Neu Bellona* et s'intitule *Stratégie*. Il constitue une réponse à l'auteur militaire très populaire de l'époque, H. von Bülow qui écrivit plusieurs articles et livres dans lesquels il tente de ramener l'art de la guerre à quelques axiomes basés sur la géométrie. En fait, il voulut « élever la stratégie au niveau de la science »⁶². Dans sa réponse, le Prussien écrivit qu'il est impossible de baser la stratégie sur la géométrie puisque chaque bataille est unique et qu'en aucun cas une simple

⁶¹ Clausewitz, 1955, p. 67.

⁶² Aron I, p. 87.

formule mathématique peut permettre la victoire. Par la suite, il définit ce que sont la stratégie et la tactique et comment ces deux éléments doivent être conduits⁶³.

A priori, cet article démontre, pour le sociologue français, que le jeune Clausewitz possède déjà, dès l'âge de 24 ans, les éléments les plus importants que l'on retrouve dans le *Traité*. C'est ce qu'Aron appelle la « cathédrale conceptuelle »⁶⁴ clausewitzienne. Aussi, ce dernier explique qu'« en 1804, Clausewitz semble déjà maîtriser sa méthode et posséder ses idées majeures. D'un autre côté, l'idée qui plus que tout autre a contribué à sa gloire, je veux dire la guerre continuation de la politique par d'autres moyens, ou bien n'apparaît pas ou bien n'apparaît qu'en filigrane sans qu'elle affecte les considérations proprement militaires. »⁶⁵

Bref, la politique est présente dès le début, mais elle ne joue pas le rôle prédominant que le Prussien lui accorde dans le *Traité* au premier livre. Elle n'est pas l'élément modérateur de la guerre, elle ne canalise pas les passions du peuple et elle ne définit pas les buts du militaire. Aron continue son analyse de l'article de 1804 de cette manière :

« Dans la Stratégie de 1804, au paragraphe 13, Clausewitz distingue les fins de la guerre (équivalent des fins politiques) et les fins dans la guerre (*im Kriege*). Ces deux sortes de fins deviendront respectivement la fin politique (*der politische Zweck*) et l'objectif militaire (*das Ziel*). La fin politique se présente en 1804 sous forme d'une alternative : ou bien anéantir entièrement l'adversaire, supprimer son existence étatique, ou bien à la conclusion de la paix, lui dicter les conditions. Dans les deux cas, écrit-il, l'intention (*Absicht*) doit être de paralyser les forces ennemies au point qu'il ne puisse absolument plus poursuivre la guerre ou qu'il ne puisse le faire qu'en mettant en péril son existence entière. L'alternative de 1804, dans l'avertissement de 1827, devient un des termes d'une autre alternative. Autrement dit, anéantir l'ennemi ou lui dicter (*vorschreiben*) les conditions de la paix, ces deux modalités de la victoire appartiennent ensemble à une des espèces de guerre. Sur ce point, la pensée de Clausewitz a donc changé. »⁶⁶

Donc, comme le stipule Aron, en 1804 et jusqu'en 1827, pour Clausewitz, les buts politiques et les buts militaires sont les mêmes; il ne suffit que d'abattre l'ennemi ou lui dicter la paix, notre paix. Conséquemment, le chef militaire, celui qui représente le hasard dans la définition

⁶³ Peter Paret, *Clausewitz and the State*, op. cit., p. 90-91.

⁶⁴ Aron I, p. 89-90.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 93.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 92.

trinitaire, se confond avec le politique qui est le troisième élément de la trinité. Il n'y a pas césure entre les deux puisqu'ils ont le même but et la même fin : la victoire absolue qui consiste à anéantir complètement les forces armées ennemies ou dicter la paix.

Ce qu'Aron met en lumière, c'est la distinction, chez le Clausewitz plus âgé, du but de la politique et de la fin militaire. Autrement dit, la politique a sa propre fin dans la guerre soit la paix et le militaire, ou le hasard, pour reprendre une terminologie clausewitzienne, est la recherche de la victoire militaire selon les critères préalablement fixés par le politique. La victoire militaire ne peut se produire qu'en conformité avec les attentes de la politique (le but fixé).

En 1804, Clausewitz ne réussit pas complètement à séparer les deux instances militaire et politique; elles ont le même but qui est la victoire absolue ou totale. Dès 1827 par contre, cette idée changea. Le militaire, qui recherche sans cesse la victoire sur le champ de bataille, le fait en vue d'une fin qui lui aura été assignée par le gouvernement ou le représentant du politique. Ce dernier fixe les buts militaires dans l'intention de faire la paix, qu'elle soit dictée ou négociée.

Cette fine analyse de la politique et de sa place avant 1827 est une analyse purement aronienne. En effet, Raymond Aron fut l'un des premiers à démontrer la place de la politique dans la théorie clausewitzienne avant les modifications de 1827. Beaucoup d'auteurs se sont acharnés à démontrer l'importance de la *formule*, mais peu se sont penchés sur l'importance et le rôle du politique dans les buts de guerre au tout début de la carrière d'écrivain du Prussien. Cette époque, où Clausewitz écrivit quelques articles en réponse aux grands auteurs militaires contemporains, n'est pas un sujet d'étude chez ceux qui tentent de comprendre le *Traité*. Pour sa part, Aron trouva d'une importance capitale le fait de remonter dans le temps et de définir comment Clausewitz définissait le rôle de la politique et celui du militaire dès 1804, et ce, jusqu'en 1827. Ceci lui permit donc de mieux comprendre les changements

survenus lorsque le général prussien, en étudiant l'histoire militaire, repensa le rôle du politique. Il faut comprendre le jeune Clausewitz pour mieux apprécier le Clausewitz plus âgé et ses nuances. Ceci est un apport important de Raymond Aron dans la recherche sur l'officier prussien.

Aussi, nous ne trouvons pas trace de critiques quelconques à l'endroit du Français émises par les intellectuels gravitant autour des écrits du Prussien concernant le rôle de la politique avant 1827. Est-ce dire que l'analyse du sociologue ne porte pas à la critique et que celle-ci apporte un éclairage définitif sur la question? De notre point de vue, la réponse à cette question est positive. Il est facile de comprendre qu'en définissant la logique de la guerre comme étant un acte de violence absolue, Clausewitz ne distinguait pas très bien la différence entre le militaire et le politique et que le but des deux se ressemblait, voire fusionnait. En ce cas, les auteurs qui étudiaient Clausewitz ont dû réaliser rapidement que l'érudit français avait raison dans son analyse et qu'il n'était pas nécessaire de retourner aux sources mêmes pour le critiquer dans sa conclusion. Peut-être, au contraire, que plusieurs d'entre eux décidèrent qu'il n'était pas nécessaire de comprendre cette problématique pour comprendre le rôle de la politique après 1827? Pour Aron, cette question devait être éclairée et comprise dans son intégralité avant de comprendre l'importance et le rôle de la politique au sein de la définition trinitaire.

2.2 1827 : Nouvelle vocation pour la politique

Inutile de rappeler tout le processus de la réflexion de Clausewitz, mais en 1827, celui-ci introduisit la politique comme élément central dans sa définition de la guerre. Il comprit que « [la] guerre n'est rien d'autre que la poursuite de la politique d'État par d'autres

moyens. »⁶⁷ Il écrivit aussi que la totalité de ses écrits devait être reformulée à la lumière de la *formule*, exception faite de la partie I,1. La guerre est donc une émanation de la politique d'État. Toutefois, qu'est-ce que cette nouveauté peut bien apporter et changer dans la vision clausewitzienne?

Outre le fait que le politique et le militaire soient deux entités distinctes ayant chacun leur but et leur fin, si on s'en remet à la révision de 1827, une autre nouveauté peut être observée. Aron l'expose comme suit : « [la] réintroduction de la politique rend non pas nécessaire, mais possible la contrepartie de l'ascension aux extrêmes, à savoir la descente jusqu'à l'observation armée. L'ascension aux extrêmes se déroule dans l'abstrait, la descente jusqu'à la "simple observation armée", [...] dans le réel. »⁶⁸

Pour sa part, Clausewitz postule que « l'objectif politique, comme mobile initial de la guerre, fournira la mesure du but à atteindre par l'action militaire, autant que des efforts nécessaires. »⁶⁹ Donc, plus l'objectif est grand, plus le but militaire le sera, et ainsi de suite. « Cela explique pourquoi sans qu'il y ait contradiction, il peut y avoir des guerres de toutes importances et de tous degrés d'acuité, depuis la guerre d'extermination jusqu'à la simple observation armée. »⁷⁰

Ainsi, on voit que les deux auteurs partagent la même vision du rôle de la politique au sein de la définition trinitaire ou, si l'on veut, dans la réalité. Tout se rapporte à la politique. C'est elle qui dicte les enjeux de la guerre et c'est, suite à ceci, que le militaire ou le hasard peut agir et déployer les efforts nécessaires pour accomplir le but recherché par la politique.

Dans cette vision du rôle de la politique, on établit clairement que cette dernière est l'élément modérateur de la guerre. En effet, celle-ci retient la fougue des forces armées et canalise les passions populaires pour prévenir soit un déchaînement inapproprié de l'armée

⁶⁷ Clausewitz, 1955, p. 42.

⁶⁸ Aron I, p. 112.

⁶⁹ Clausewitz, 1955, p. 59.

⁷⁰ *Ibid.*

ou soit un relâchement du peuple qui pourrait lui être coûteuse lors d'une guerre où les enjeux sont grands. La politique coordonne les efforts et les moyens mis à la disposition de l'armée et elle fixe les buts à atteindre dans la guerre. De cette manière, en l'introduisant à sa conception de la guerre et de la stratégie, Clausewitz rapprochait sa définition de la réalité.

De plus, Aron attire notre attention sur un autre point :

« On ne saurait trop insister sur ce texte (I,1,6) *le seul où, de manière incontestable, explicite, Clausewitz met en garde contre une interprétation fausse de ses concepts ou de sa méthode*⁷¹ : bien loin que la guerre absolue soit un idéal dont il convient de se rapprocher, l'art politique ordonne de maintenir l'équilibre entre les intérêts en jeu et les efforts dépensés. La nécessité abstraite de l'ascension aux extrêmes ne constitue, à aucun degré, un impératif praxéologique. »⁷²

Nous avons vu dans la section précédente que, pour Clausewitz, le but de la guerre, et par là même le but de la politique, était d'éliminer ou de détruire les moyens de combattre de l'ennemi ou de lui dicter la paix. Nous avons aussi mentionné que cette vision de la guerre était prédominante chez le Prussien jusqu'en l'an 1827, année où il introduisit la distinction entre deux types de guerre et le rôle de la politique dans la guerre. Il est normal que le général prussien, avant 1827, ait considéré la guerre absolue comme étant seule conforme au concept pur et qu'elle soit présente dans ses analyses et ses écrits. Ainsi, à la lecture du jeune Clausewitz, on constate que seule la guerre absolue doit être tentée et que seule cette dernière peut être considérée comme étant une « vraie guerre ». Toutefois, comme le fait remarquer Aron, en découvrant le rôle spécifique de la politique et en voulant réconcilier la théorie à la réalité, Clausewitz fut contraint d'affirmer que la guerre absolue n'est pas la seule forme de guerre à être pratiquée. Plus encore, Aron mentionne que, pour le Prussien, la politique « ordonne de maintenir un équilibre entre les intérêts en jeu et les efforts dépensés » et « l'ascension aux extrêmes » cesse d'être un « impératif praxéologique ». Bref, la guerre absolue n'est plus la seule forme de guerre que les généraux doivent tenter de pratiquer puisque c'est la condition dans laquelle les guerres seront pratiquées qui déterminera, avec

⁷¹ Souligné par Aron.

⁷² Aron I, p. 113-114.

l'aide de la politique, le type de guerre et les efforts à déployer. La guerre absolue perd ici de son importance par rapport aux autres formes.

2.3 Généralité du terme « politique »

Il est maintenant venu le temps de s'interroger sur le choix de la politique pour définir les buts de la guerre. En effet, nous sommes en droit, après avoir constaté que la politique occupa une toute autre place dans l'esprit de Clausewitz après 1827, de nous questionner sur le rôle de la politique. Pourquoi est-ce cette dernière qui décide de tout, ou du moins, qui maintient l'équilibre entre les diverses parties composant la guerre et les efforts déployés pour cette dernière? Pourquoi les tenants de la science militaire, tels un Moltke l'Ancien, qui connut du succès contre la France, un Erich Ludendorff, vainqueur des Russes à Tannenberg, et tous ces autres grands commandants qui vainquirent l'ennemi avec brio, ne pourraient pas définir les buts de la guerre et la conduire comme bon leur semble? Pourquoi ne sont-ils pas aptes à conduire la société en entier à la bataille et à la victoire?

À ceci, Raymond Aron rétorque que :

« [la] subordination du chef militaire au Cabinet ou au souverain se justifie en effet, d'abord par des considérations pragmatiques : le chef militaire est un spécialiste, l'homme d'État embrasse l'ensemble des circonstances politiques aussi bien que militaires dont certaines échappent normalement à celui qui n'a d'autre expérience et d'autre tâche que la conduite des armées sur le champ de bataille. »⁷³

Donc, le choix de la politique comme régulateur de la guerre, selon Aron, est dû au fait que seul le politique est en mesure de comprendre et de détenir l'information relative à tout ce qui touche de près comme de loin la guerre. Le politique est ce que l'on pourrait appeler « généraliste » puisqu'il touche à tous les aspects de la société, tandis que le militaire est le

⁷³ *Ibid.*, p. 171.

spécialiste d'une chose : la conduite des forces armées en vue de la victoire. Le politique est un tout qui doit connaître ses intérêts dans la guerre⁷⁴.

De cette façon, il est d'autant plus logique de comprendre les considérations de Clausewitz. Le politicien, ou le souverain, est le mieux placé pour juger les capacités de la société à entrer en guerre contre une tierce partie puisque celui-ci détient toutes les informations relatives à l'organisation et à la mobilisation des ressources de ladite société. Ceci, le chef militaire n'est pas prédisposé à l'accomplir de façon adéquate; il est le tacticien, le dirigeant de l'armée. En d'autres mots, il est le chef d'une organisation qui a pour objectif la bataille et il est le mieux placé pour déterminer, tout comme l'est le politicien face à la société, les capacités des forces armées à remporter une victoire sur le champ de bataille. En fait, le politicien est un spécialiste à sa manière, mais à un niveau où les informations sont beaucoup plus diverses et complexes; le chef militaire, pour sa part, ne se concentre que sur l'armée et son utilisation.

Par ailleurs, la politique, en plus d'être la seule à embrasser la totalité des connaissances de la société, ce qui inclut aussi les forces armées, doit aussi définir les buts de la guerre. Doit-on combattre dans le but d'écraser l'adversaire ou bien devons-nous simplement tenter d'arracher à ce dernier un territoire qui nous appartient de droit? « La politique ne détermine adéquatement la fin qu'à la condition d'apprécier exactement la nature de la guerre en fonction des circonstances qui la conditionnent. »⁷⁵ Donc, « [en] acceptant la guerre, le chef d'État en accepte les risques : il parie lui aussi, tel le chef militaire. Mais, symbole de l'entendement, il ne doit faire que les paris raisonnables, ne pas demander à l'instrument plus qu'il ne peut donner, ne pas l'utiliser d'une manière qui en contredise les lois spécifiques. »⁷⁶ Ainsi, le déclenchement d'une guerre est tout aussi dangereux pour le politicien qui ne réussit pas à comprendre la nature et les circonstances de celle qu'il

⁷⁴ Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962, p. 51.

⁷⁵ Aron I, p. 176.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 191.

déclenche. Dans ce cas, la défaite est assurée et, par le fait même, la place du politicien n'est plus assurée à la tête de l'État. En ce sens, les responsabilités du politique sont d'autant plus importantes puisqu'elles déterminent l'avenir de la société en entier. Pour Aron, le déclenchement de la guerre est un pari du politique au même titre que le chef militaire parie sur le champ de bataille devant ses adversaires; néanmoins, le pari du politique doit être raisonnable pour gagner la guerre et en arriver à une paix lui étant favorable. Dans le cas d'un pari trop risqué, la défaite et la déchéance de l'État en sont souvent les résultats. Après la Première Guerre mondiale, plusieurs Empires n'existaient plus; peut-être est-ce dû à un pari des hommes d'État qui n'était pas réaliste pour ces sociétés.

2.4 Critiques aroniennes

Comme nous l'avons vu jusqu'à maintenant, le sociologue français et le général prussien semblent bien se comprendre. Plus encore, peu de critiques ont été faites de la part du Français à l'endroit du Prussien qui, pourtant, connut son lot de détracteurs. Toutefois, nous devons dire qu'Aron, à propos de la politique, doit rectifier et éclaircir un point qui ne fut pas explicité par Clausewitz. En effet, ce dernier n'explique pas dans son ouvrage la signification du politique. Est-ce la « politique objectivée » ou plutôt la « politique-sujet »⁷⁷ qui prédomine dans l'esprit de celui-ci ?

« Clausewitz prête le flanc à cette critique parce qu'il n'a pas élaboré les divers sens de la notion de politique et qu'il a indiqué une seule fois l'ampleur de la vraie politique, "celle qui unit et concilie tous les intérêts de l'administration intérieure, également ceux de l'humanité et tous les arguments que l'intelligence philosophique peut faire valoir." »⁷⁸ La politique englobe, pour le Prussien, l'ensemble des intérêts de la société, non pas les intérêts

⁷⁷ Ceci équivaut au terme anglais « *policy* » ou, si l'on veut, à la « conduite des affaires ». Emmanuel Terray, *loc. cit.*, p. 352.

⁷⁸ Aron II, p. 59-60.

d'une minorité qui se retrouve privilégiée au sommet de la pyramide sociétale. Ce sont les intérêts de tous qui comptent et la politique se doit de les défendre. « En d'autres termes, la politique à laquelle Clausewitz accorde l'autorité suprême est, si l'on peut dire, la politique telle qu'elle devrait être, non pas telle qu'elle est nécessairement ou toujours. »⁷⁹

Il ne serait pas exagéré de qualifier Clausewitz de naïf au sujet de la politique tel qu'on peut le voir dans ses écrits. Pour lui, il est évident que le politicien ou le souverain travaille dans le respect des intérêts de la masse, de la Nation; comment pourrait-il en être autrement? Plusieurs auteurs sont en accord avec Aron sur ce point. Ils critiquent Clausewitz sur le fait qu'il idéalise la politique, qu'il ne la définit pas réellement, qu'il ne la comprend nullement et qu'il serait naïf de voir dans cette dernière le représentant des intérêts de la société en entier⁸⁰.

« En tout état de cause, si les gouvernements servent leur vanité ou leurs ambitions au lieu de servir l'État, ce n'est pas l'art de la guerre qui pourra jamais les ramener dans le droit chemin : un instrument, par définition, ne peut se transformer en précepteur de ceux qui l'emploient. »⁸¹ Il est bien, de la part d'Aron, de considérer les forces armées comme étant un instrument de la politique. Effectivement, l'armée remplit la mission que le politique lui dicte, en ce cas, le premier ne peut imposer au deuxième ses vues et ses appréhensions puisqu'il est au service de celui-ci. L'instrument militaire ne peut qu'informer le politique de l'impossibilité pour lui de s'acquitter de sa tâche, en aucun cas il décide s'il doit poursuivre. Il conseille l'homme d'État sur les capacités militaires disponibles pour les missions qu'on lui confie sans décider de la suite des choses. En ce sens, si les politiciens servent leurs

⁷⁹ *Ibid.*, p. 60.

⁸⁰ Emmanuel Terray, *loc. cit.*, p. 352 ; Martin Kitchen, « The Political History of Clausewitz », *Journal of Strategic Studies*, vol. 11, (mars 1988), p. 37 ; Gerhart Ritter, *Staatskunst und Kriegshandwerk: das Problem des "Militarismus" in Deutschland*, Vol. 1, Munich, R. Oldenbourg, 1954-1968, p. 92; Klaus-Dieter Schwarz, « Zum Verhältnis Politik und Kriege heute », *Wehrwissenschaftliche Rundschau*, vol. 4, no. 29 (juillet-août 1980), p. 105.

⁸¹ Aron II, p. 61.

intérêts avant ceux de la Nation, l'utilisation de l'armée et de la guerre peut mener à des situations négatives pour l'État.

2.5 La guerre : émanation de la politique ou de la culture?

En 1994, un historien militaire anglais, du nom de John Keegan, publia un livre, *A History of Warfare*⁸², dans lequel il contredit directement la théorie de Clausewitz. En effet, l'Anglais affirme et tente de démontrer que la guerre n'est pas une émanation de la politique, mais plutôt de la culture du peuple qui la conduit. C'est cette dernière qui détermine la guerre. « [...] la guerre embrasse beaucoup plus que la politique, elle est toujours une expression de la culture, souvent un déterminant des formes culturelles, dans quelques sociétés la culture elle-même. »⁸³

Pour démontrer son argument, Keegan expose le phénomène de la guerre dans différentes sociétés telles que celle des Zoulous, des Cosaques, des Samurais et des Mamelouks. Aussi, il critique sévèrement le Prussien, qu'il définit comme le père de la Première Guerre mondiale⁸⁴. Il mentionne, entre autres choses, que Clausewitz est le digne représentant de son époque, tout comme Marx le fut, et qu'il tente de trouver des solutions politiques à un problème militaire⁸⁵. Les critiques de ce genre abondent sur plusieurs pages pour finalement conclure sur l'idée que Clausewitz vivait à une époque d'idéalisme allemand et que sa vie de régiment l'a poussé à idéaliser la guerre et ses vertus⁸⁶.

L'Anglais affirme également que la théorie de Clausewitz, celle qui veut que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens, est une pure conception du Prussien

⁸² John Keegan, *A History of Warfare*, New York, Random House, 1994, 432 pages.

⁸³ *Ibid.*, p. 12.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 22.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 16-17.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 12-24.

qui définissait « la guerre comme elle devrait être, au lieu de ce qu'elle était et avait été. »⁸⁷

Bref, pour Keegan, Clausewitz voulut idéaliser la guerre et la définir en termes politiques pour ramener son idéalisme à une nature plus réaliste et plus respectueuse de l'histoire. Nous ne pouvons pas dire que l'historien militaire anglais ait tout à fait tort. Nous avons effectivement vu que le général prussien, à une époque où les guerres faisaient rage et étaient fraîches à sa mémoire, idéalisait la guerre et la définissait comme étant une vraie guerre que lorsqu'elle atteignait la forme absolue. Des études historiques le firent changer d'idée et, en introduisant l'élément politique dans sa théorie, il constata que la guerre ne trouvait plus nécessairement sa forme absolue. Mais regardons de plus près les erreurs d'interprétation dans le raisonnement de Keegan.

La meilleure réponse à donner à Keegan nous provient de l'historien Christopher Bassford qui écrit que « Clausewitz [...] voit la guerre comme étant le résultat du politique [...] lorsque celui-ci dirige une intensité émotionnelle menant à une violence organisée. »⁸⁸

En fait, ce que Bassford dit, c'est que, pour le Prussien, la guerre est politique dans la mesure où elle est décidée par le pouvoir en place. Toutes sociétés, de celle des Zoulous aux Mamelouks, sont organisées avec un pouvoir central, ou dominant, qui dirige la guerre. Une société sans organisation centrale ne peut organiser la violence puisqu'elle ne possède pas d'organe dominant pour la diriger.

De plus, Bassford continue son explication en écrivant que, pour Clausewitz, la guerre est une « part de l'existence sociale de l'homme. »⁸⁹ En ce sens, la vision de Clausewitz est plus large que celle de Keegan puisqu'elle englobe aussi bien la culture (peuple) que la politique. La guerre est une partie de l'homme, elle n'est pas seulement

⁸⁷ *Ibid.*, p. 6.

⁸⁸ Christopher Bassford, « John Keegan and the Grand Tradition of Thrashing Clausewitz », <<http://www.clausewitz.com/CWZHOME/Keegan/KEEGWHOL.htm>>. Novembre 1994. Consulté le 6 mars 2005.

⁸⁹ *Ibid.*

définie par sa culture, mais par tout son être. Seule la politique en détermine la portée et l'intensité et essaie de garder l'équilibre entre les différentes parties qui la compose.

Nous ne pouvons répondre pour Aron, mais nous croyons que celui-ci aurait rejeté la théorie de Keegan. Effectivement, le sociologue français martèle constamment que « ce sont les motifs, le contexte politique qui [déterminent] le mode de guerre. »⁹⁰ Il dit aussi que « [la] violence des luttes ne s'atténue pas nécessairement avec la culture des peuples parce qu'elle reste fonction de la grandeur des intérêts en jeu. »⁹¹ C'est toujours la politique qui dirige la société en guerre et qui doit en déterminer le but. La culture peut se rapporter à l'époque à laquelle se produit la guerre. Les Japonais ne se sont pas toujours battus comme le faisaient les samouraïs. Il y eut donc une évolution dans cette culture.

Pour Aron, la *formule* de Clausewitz est réaliste et domine le reste de la société. Elle englobe la culture de l'époque et représente, selon les capacités du dirigeant, les intérêts de l'État.

Pour terminer ce chapitre, rappelons les éléments les plus importants. Nous avons vu en premier lieu que la politique était présente dans les premiers écrits de l'officier prussien mais n'avait pas de rôle important. Son but se fondait dans celui du militaire à savoir la victoire totale.

En second lieu, Aron nous a expliqué que le rôle du politique dans la définition trinitaire était de rapprocher le concept pur à la réalité et que dans cette réalité, la politique était l'élément modérateur et/ou catalyseur face à la haine du peuple.

Il faut aussi mentionner que la politique est l'élément central dans la définition puisque cette dernière englobe l'ensemble des intérêts de l'État, ce que ne fait pas le

⁹⁰ Raymond Aron, *Mémoires*, op. cit., p. 653.

⁹¹ Aron I, p. 314.

militaire. Effectivement, celui-ci est spécialiste du déroulement de la guerre, de l'utilisation des régiments et des armes pour remporter la victoire que le politique a préalablement établi.

Aron apporte ici une précision que Clausewitz ne fait pas dans son ouvrage et qui nous aide à mieux comprendre sa complexité. Le Prussien idéalisait le rôle du politique et du dirigeant de la société. Il voyait cet homme, ou ce groupe de personnes, comme étant un organe travaillant pour le bien commun sans parti pris particulier. Clausewitz concevait le politique comme il devait être et non comme il est souvent. Était-il aussi naïf quant au rôle du politique dans sa vie personnelle? C'est une question qui ne sera probablement jamais éclaircie.

Pour finir, l'historien militaire britannique John Keegan critique Clausewitz en disant que la guerre n'émane pas de la politique, propos que postule le Prussien, mais plutôt de la culture de chaque peuple. Comme nous l'avons déjà mentionné, Aron croit plutôt, comme le croit Clausewitz, que c'est la politique qui détermine la guerre, et non la culture du peuple. Toute société possède un élément politique, ou si l'on veut un chef, un dirigeant qui conduit les autres et prend les décisions qui s'imposent.

Chapitre 3

La guerre absolue

Nous voilà rendus maintenant à l'élaboration de la guerre absolue et de sa signification chez Clausewitz selon Aron. Nous débuterons tout d'abord par expliquer ce qu'est la guerre absolue selon le livre *De la guerre*. Par la suite, nous démontrerons ce que pense Aron de ce concept et comment le conçoit-il chez Clausewitz. Nous verrons aussi les reproches que l'intellectuel fait aux militaires du XIX^e siècle, qui ont cru possible l'application de ce concept. Pour terminer, nous aborderons les critiques de Liddell Hart à l'endroit du Prussien et la réponse qu'Aron fournit à celui-ci.

3.1 Définition de la guerre absolue

Débutons par définir le concept de guerre absolue selon Clausewitz tel qu'il le démontre dans la première partie de son livre. Le Prussien débute en mentionnant que « la guerre est [...] un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté. »⁹² Aussi, la violence est le moyen pour atteindre notre fin qui est la soumission de notre adversaire. Ceci est simple et facile à comprendre. Toutefois, la guerre ne se résume pas seulement à ce simple fait de soumettre l'autre, car ce dernier doit lutter pour sa survie.

« Comme l'usage de la force physique dans son intégralité n'exclut nullement la coopération de l'intelligence, celui qui use sans pitié de cette force et ne recule devant aucune effusion de sang prendra l'avantage sur son adversaire, si celui-ci n'agit pas de même. De ce fait, il dicte sa loi à l'adversaire, si bien que chacun pousse l'autre à des extrémités auxquelles seul le contrepois qui réside du côté adverse trace des limites. »⁹³

Donc, chacun des belligérants est forcé d'utiliser toute la force qui est à sa disposition pour vaincre l'autre. Ainsi, la guerre est portée à un extrême qui a comme résultat la destruction totale de l'adversaire. « [...] la guerre est un acte de violence et il n'y a pas de limite à la manifestation de cette violence. Chacun des adversaires fait la loi de l'autre, d'où résulte une

⁹² Clausewitz, 1955, p. 51.

⁹³ *Ibid.*, p. 52.

action réciproque qui, en tant que concept, doit aller aux extrêmes. »⁹⁴ Par la suite, il mentionne que « [pour] que l'adversaire se soumette à notre volonté, il faut le mettre dans une situation plus défavorable que ne serait le sacrifice que nous lui demandons. »⁹⁵ Ce n'est pas tout. « Si nous voulons donc forcer l'adversaire par un acte de guerre à exécuter notre volonté, il faut soit le désarmer réellement, soit le placer dans une condition telle qu'il se sente menacé de cette probabilité. »⁹⁶ Il faut ainsi utiliser toutes les forces militaires disponibles pour s'assurer de la victoire; cette logique nous conduirait à la Première Guerre mondiale où, comme tout le monde le sait, les armées et leurs ressources ont pris une ampleur jamais vue auparavant. Pour s'assurer de la victoire, il faut mobiliser toute l'armée dans un but ultime : la victoire sur l'ennemi. C'est du moins ce que la logique recommande.

Clausewitz continue son analyse de la guerre et écrit :

« [...] la guerre n'est pas l'action d'une force vive sur une masse morte, mais, comme la non-résistance absolue serait la négation de la guerre, elle est toujours la collision de deux forces vives, et ce que nous avons dit du but suprême des actes de guerre s'applique implicitement aux deux parties. Ici encore l'action est réciproque. Tant que je n'ai pas abattu l'adversaire je peux craindre qu'il m'abatte. Je ne suis pas mon propre maître, car il me dicte sa loi comme je lui dicte la mienne. »⁹⁷

Cela est une deuxième raison pour que la guerre atteigne l'extrême; l'attaquant, tant qu'il n'est pas déclaré vainqueur, doit craindre son ennemi, car ce dernier est toujours en mesure de contrer son attaque et de le renverser par une contre-attaque. Donc, encore une fois, les deux parties devront tenter l'impossible et conduire une guerre qui les pousse à utiliser le maximum de force qu'ils peuvent fournir pour s'arracher mutuellement la victoire.

« À supposer que notre évaluation du pouvoir de résistance ennemi soit à peu près vraisemblable, nous pouvons alors y adapter nos efforts à proportion, les augmenter de façon à nous assurer la prépondérance, ou, si nous n'en avons pas les moyens, faire de notre mieux. Mais l'adversaire fait la même chose; d'où une nouvelle compétition qui, en théorie

⁹⁴ *Ibid.*, p. 53.

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Ibid.*, p. 54.

⁹⁷ *Ibid.*

pure, implique une fois de plus une poussée aux extrémités. »⁹⁸ Ici, nous retrouvons la troisième « ascension aux extrêmes » qu'identifie Clausewitz. Chacun des belligérants tentera d'obtenir la prépondérance des forces sur le champ de bataille en augmentant sans cesse son armée jusqu'à ce que son expansion maximale soit atteinte.

Trois raisons poussent la guerre à atteindre son extrême. Premièrement, la résistance du défenseur force l'attaquant à utiliser toute la force possible pour le vaincre. Deuxièmement, la peur que le défenseur esquivé les coups de l'attaquant et le contre-attaque pousse ce dernier à pratiquer une guerre brutale ou extrême pour vaincre. Troisièmement, une ascension aux extrêmes se produit lorsque les ennemis tentent d'obtenir la prépondérance des forces sur le champ de bataille. Chacun tente d'aligner le plus de régiments possible pour dominer l'autre. De cette action résulte encore une fois une guerre absolue. « Dans le domaine abstrait du pur concept, la réflexion n'a donc pas de repos avant d'avoir atteint son extrême, car c'est avec un extrême qu'elle se trouve aux prises – le conflit de forces livrées à elles-mêmes, et n'obéissant qu'à leurs propres lois. »⁹⁹ C'est ce que l'on appelle la guerre absolue.

« Mais [toujours selon Clausewitz] tout prend une forme différente si l'on passe de l'abstraction à la réalité. Dans l'abstraction tout devait être considéré avec optimisme, et il fallait concevoir que chacun des deux camps ne tendait pas seulement vers la perfection, mais aussi y atteignait. Pourra-t-il jamais en être ainsi dans la réalité? Ce serait le cas si :

- 1) la guerre était un acte tout à fait isolé, surgi brusquement et sans connexion avec la vie antérieure de l'État;
- 2) si elle consistait en une décision unique ou en plusieurs décisions simultanées;
- 3) si elle entraînait une décision complète par elle-même, et si l'on n'avait pas tenu compte de la situation politique qui doit en résulter et réagir sur elle. »¹⁰⁰

Autrement dit, la guerre absolue est impossible à pratiquer puisqu'elle n'est pas un acte isolé surgi de nulle part et puisqu'elle ne consiste pas en une décision ne tenant pas compte de la situation politique. « Tout l'acte de guerre cesse ainsi d'être soumis aux strictes lois qui poussent les forces aux extrêmes. Si l'on ne recherche plus l'extrême, pas plus qu'on ne s'y

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ *Ibid.*, p. 55.

¹⁰⁰ *Ibid.*

dérobe, la limite de l'effort à fournir est une question à déterminer par le jugement; cela ne peut se faire qu'au moyen de déductions selon *les lois du calcul des probabilités* à partir de données fournies par les phénomènes du monde réel. »¹⁰¹

Si on analyse la guerre, on se rend bien vite compte, selon Clausewitz, qu'elle tend vers son extrême au regard des trois énumérations que nous avons effectuées précédemment. La guerre doit être menée selon son concept de l'extrême puisque, par définition, chacun des belligérants tente de faire la loi de l'autre et de soumettre l'ennemi à sa volonté, ce que ce dernier refuse catégoriquement. Toutefois, Clausewitz indique, en fin de chapitre, que la réalité est toute autre, que la guerre ne peut se conduire selon ce concept de l'extrême puisqu'elle dépend de plusieurs choses telles la politique (intérieure de l'État et extérieure) et le temps. Nous l'avons dit dans le chapitre précédent, la politique ramène les enjeux de la guerre à une certaine réalité et tente de calmer le sentiment hostile du peuple qui peut se déchaîner contre l'ennemi; elle a un rôle de catalyseur et de modérateur. Par contre, Clausewitz souligne que « même les nations les plus civilisées peuvent être emportées par une haine féroce. »¹⁰² Par conséquent, la politique n'est pas à l'abri de ce sentiment hostile tel que nous l'a démontré l'histoire. Cependant, la guerre absolue, telle que Clausewitz la conçoit, est impossible à atteindre pour les différentes raisons qu'il a lui-même énumérées.

3.2 Raymond Aron et le concept de la guerre absolue

Maintenant que nous avons tenté de reproduire le plus fidèlement possible la pensée de Clausewitz concernant le concept de la guerre absolue contenu dans le premier chapitre, regardons comment Raymond Aron perçoit le même concept.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 58.

¹⁰² *Ibid.*, p. 52.

D'emblée, nous devons souligner que, pour le sociologue français, la guerre absolue est une « limite logique »¹⁰³ dans laquelle les deux belligérants s'engagent au déclenchement des hostilités. C'est une sorte de limite à laquelle on s'expose, à laquelle la guerre peut nous mener. Bref, c'est la logique de la guerre qui commande ce concept, logique que l'on retrouve uniquement sur papier.

De plus, pour Aron, la guerre absolue a deux fonctions complémentaires : une fonction théorique et une fonction pratique. La théorie « permet de comprendre à quoi conduirait la logique de la guerre au sens étroit, séparée de ses origines et de ses fins. Fonction praxéologique : [elle] rappelle à chacun des adversaires le péril qu'il court si l'autre lui impose la loi des extrêmes; peut-être aussi rappelle-t-il aux adversaires le risque du suicide commun. »¹⁰⁴ Ainsi, en plus d'expliquer la logique de la guerre, le concept indique à ceux qui prennent les armes le risque qu'ils courent en empruntant cette voie délicate qui peut les anéantir s'ils conduisent la guerre à son extrême. Par conséquent, l'intellectuel français conçoit la guerre absolue de Clausewitz comme étant un avertissement du danger encouru par la guerre. Pour lui, il est clair qu'« [a]ucune guerre réelle ne peut être appelée guerre absolue mais Clausewitz n'en a pas moins noté quelques-unes des circonstances qui favorisent ou provoquent la montée vers la guerre pure ou idéale, en particulier la participation du peuple. »¹⁰⁵ Cela nous ramène à la définition trinitaire de la guerre dans laquelle nous retrouvons la haine originelle des peuples qui est toujours un danger pour la conduite de la guerre, car mal utilisée, cette haine peut conduire la guerre à son extrême. Pour Aron, la guerre absolue définit la logique de la guerre coupée de toutes influences extérieures et elle sert à prévenir les belligérants du risque qu'ils courent sans toutefois

¹⁰³ Aron II, p. 57.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 58.

¹⁰⁵ *Ibid.*; Déjà à l'écriture de son livre *Paix et guerre entre les nations*, Aron indique en introduction que la guerre absolue est irréelle et qu'elle ne peut être tentée puisqu'elle doit tenir compte de plusieurs facteurs (p. 34). Toutefois, la conception d'Aron concernant la guerre absolue était incomplète à l'époque. C'est pourquoi nous utilisons plus régulièrement sa pensée contenue dans le deuxième tome de sa volumineuse étude car elle est plus complète que celle de 1962.

rejeter explicitement le concept qu'il croit possible, mais de façon moins extrême. Soyons clair, la guerre absolue est impossible dans sa forme parfaite; par contre, une guerre pratiquée dans une forme extrême peut se rapprocher de la forme absolue. Ceci, Clausewitz ne l'a pas exclu de son analyse.

Après avoir bien défini son idée, Aron s'interroge sur un autre point : comment Clausewitz en est-il venu à définir la guerre absolue? La réponse apportée par le sociologue est la suivante : « Clausewitz a pratiqué toute sa vie la méthode suggérée ou plutôt la moitié de cette méthode à savoir il a choisi pour point de départ les extrêmes, les oppositions parfaites. »¹⁰⁶ Il poursuit sa réponse en disant que « c'est la méthode même – saisir d'abord la nature des objets ou des parties de l'objet qui s'opposent, reconnaître ensuite les cas intermédiaires – qui l'a [...] conduit à discerner l'écart qui subsiste nécessairement entre l'objet concret, réel dont le concept ne constitue qu'une représentation appelée par Clausewitz tour à tour abstraite, philosophique, idéale. »¹⁰⁷ Autrement dit, Clausewitz, pour comprendre le phénomène de la guerre, expliqua la nature de la chose (guerre absolue) et l'appliqua à la réalité; c'est-à-dire qu'il analysa les guerres du passé avec en tête la guerre absolue comme étalon de mesure.

Par ailleurs, Aron continue son analyse en mentionnant que « la conceptualisation clausewitzienne, caractéristique de la pensée du XVIII^e siècle, oscille entre deux pôles, le type idéal, l'essence ou encore le modèle simplifié d'une part, la réalité concrète de l'autre. »¹⁰⁸ Le général prussien devient ainsi un homme plus près des idées et des

¹⁰⁶ Aron I, p. 81.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 82 note 2. Il serait bien de préciser que, pour Aron, cette méthode est différente de celle utilisée par Max Weber puisque ce dernier utilise un système allant de l'équivoque à l'éclairé et que Clausewitz, pour sa part, utilise un système qui part du concept pour aller au réel. Aussi, « Clausewitz n'admettait nullement la liberté de l'analyse, le caractère légitime arbitraire des constructions intellectuels : la chose elle-même décide. » (Aron I, p. 82.)

¹⁰⁸ Aron I, p. 323.

conceptions mentales du XVIII^e siècle que de celles présentes au XIX^e siècle. C'est un problème que nous retrouverons plus tard et que nous expliquerons davantage.

Le problème avec cette méthode d'analyse est, comme nous l'avons mentionné précédemment, qu'à l'étude des guerres passées, Clausewitz se rendit compte de l'impossibilité de la guerre absolue. Son échelon de mesure n'était plus convenable pour la réalité. Aron mentionne à ce propos que « Clausewitz n'a posé les fondations de sa cathédrale conceptuelle, à savoir l'irréalité de la guerre absolue, que dans les deux dernières années de sa vie, entre 1827 et 1830. »¹⁰⁹ Le Prussien, en découvrant le fait que la guerre n'avait pas toujours un but extrême, devait retravailler sa théorie pour qu'elle puisse s'accorder avec la réalité. En découvrant qu'il y avait plus d'une sorte de guerre, l'absolue et celle à but limité, Clausewitz dut remettre en question la première. Il devait « fonder l'égalité de statut des deux sortes de guerres, il devait reconnaître l'irréalité de la guerre absolue¹¹⁰, qu'il présentait, en de multiples textes, comme seul conforme au concept. »¹¹¹ Ainsi, la guerre absolue n'est plus la réalité, mais simplement une explication mentale de ce que devrait être la guerre sous sa forme parfaite. Le concept et la réalité sont deux choses qui s'accordent rarement dans le cas de la guerre et de sa conduite, et c'est ce que le Prussien comprit vers la fin de sa vie en l'expliquant dans le premier chapitre de son livre.

Aron porte une grande attention à ce fait : Clausewitz avait compris mieux que quiconque le concept et la réalité de la guerre¹¹². Il est celui qui comprend et qui explique le mieux la montée aux extrêmes découlant d'une guerre combattue sans attaches à la réalité et celui démontrant le mieux l'irréalité d'une telle guerre. Il est très important de comprendre ceci : *pour Aron, Clausewitz démontre plus que tout autre l'irréalité de la guerre absolue et non l'inverse*. Il est le théoricien de la guerre absolue, il est celui qui l'inventa, mais non

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 118.

¹¹⁰ C'est ce que Edward Mead Earle nomme la « guerre sur papier » ; *Makers of Modern Strategy*..., p. 102.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 118.

¹¹² Raymond Aron, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 635.

celui qui l'appliqua sur les champs de bataille. Il est important pour l'intellectuel français, à l'intérieur de ses nombreuses analyses portant sur l'œuvre de Clausewitz, de réhabiliter ce dernier et de démontrer qu'il changea à la fin de sa vie sa conception de la guerre. Là, selon Aron, se trouve le « vrai Clausewitz ».

3.3 Le réalisme de Clausewitz

Clausewitz nous apparaît, sous la plume du Français, comme un homme qui ne recommande pas l'application de la guerre absolue, mais celui qui l'explique. Toutefois, Aron dénote une nouveauté chez le Prussien que l'on ne retrouve pas chez les auteurs militaires de l'époque et qui témoigne de son réalisme et de sa capacité d'analyse de la société dans laquelle il vit. En effet, le sociologue explique qu'« [à] la fin de sa vie, Clausewitz aboutit à certaines idées : les guerres devenues nationales, le resteront; les guerres se rapprochent de la forme absolue lorsque la nouveauté révolutionnaire interdit la communication implicite que favorise la modération. L'histoire a confirmé l'une et l'autre. »¹¹³

Ainsi, nous pouvons voir que, pour Aron, Clausewitz avait compris la nouveauté de l'État-nation dans le phénomène de la guerre. Les guerres ne sont plus combattues par des hommes au service d'un roi, mais plutôt par la Nation tout entière, par des hommes qui défendent leur patrie et qui sont prêts à mourir pour elle. Ces guerres nationales sont une nouveauté de la Révolution française et ont démontré au général prussien que le fait national a tendance à rapprocher la guerre de sa forme parfaite. Ayant vécu cette époque et ayant combattu les Forces révolutionnaires françaises et la Grande Armée de Napoléon, Clausewitz comprit que la guerre ne se pratiquerait plus comme au temps des monarchies.

¹¹³ Aron I, p. 300.

Le peuple intervenait de tout son poids (opinion) dans la conduite de la guerre et les passions (émotions) de celui-ci rendaient plausible la pratique d'une guerre se rapprochant de sa forme parfaite. Aussi, pour Clausewitz, la nouvelle dimension populaire et la pression qu'exerce celle-ci dans les affaires de l'État sont un danger, car elles peuvent favoriser ou entraîner le déclenchement de la guerre.

Aron fait référence à l'histoire pour démontrer l'intelligence et la justesse des propos du Prussien. En fait, encore une fois, le sociologue français tente de démontrer que les pratiques militaires de 1914 à 1918 étaient le fait de guerres nationales plutôt qu'un enseignement direct de l'utilisation de la force brutale menant à la « vraie guerre » de Clausewitz. De cette façon, Aron tente de blanchir Clausewitz et de prouver que la Première Guerre mondiale, et par le fait même la Deuxième Guerre mondiale, sont des guerres nationales qui ont pris leur essence non pas dans les enseignements de Clausewitz, mais bien dans la haine réciproque des peuples et la conduite erronée du politique. C'est le fait national, la haine entre les peuples qui est responsable de l'ampleur des guerres du XX^e siècle, et non les enseignements de Clausewitz.

Par ailleurs, « Clausewitz avait reconnu que les guerres conformes à l'essence originelle de la lutte n'étaient, parmi les peuples civilisés, ni les plus fréquentes ni les plus souhaitables. Mais il a maintenu jusqu'au bout que l'intervention de l'intelligence ne garantissait pas l'atténuation de la cruauté primitive – peut-être parce que la guerre *ist selbst nichts mencherfreundliches*, n'a elle-même rien d'humanitaire. »¹¹⁴ On en revient à ce qu'on disait au paragraphe précédent : Clausewitz n'est pas responsable de la façon dont les guerres ont été conduites au XX^e siècle. L'intelligence – entendre ici le politique – ne garantit pas toujours la modération dans la pratique de la guerre parce que cette dernière est un phénomène violent et que les politiciens peuvent eux-mêmes être emportés par la fièvre

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 325-326.

populaire et la haine de l'ennemi. Toujours est-il qu'Aron tente, tout au long de son analyse sur la guerre absolue, de démontrer que le Prussien ne privilégie pas la forme parfaite de la guerre, il tente seulement de l'expliquer et de comprendre son essence. Il est le théoricien, non celui qui l'appliqua.

3.4 Mauvaise interprétation de Clausewitz

À lire Raymond Aron, on en arrive à la conclusion, précédemment exprimée, que Clausewitz ne considérait pas possible l'application de la guerre absolue dans la réalité puisque de trop nombreuses frictions (temps, considération du but politique et de la vie antérieure de l'État, hasard, etc.) surviennent lors du déclenchement de la guerre. Aussi, il croyait que la guerre était devenue un phénomène national et que malgré l'intervention de la politique, il était tout de même possible qu'un affrontement entre deux peuples civilisés se rapproche de l'extrême. Or, le Prussien ne fut pas compris de la manière dont l'explique Aron. Il fut plutôt compris, chez les militaires et les politiciens du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, comme un général expliquant et *favorisant l'application* de la guerre absolue. Comment ceci fut-il possible? Analysons de plus près le phénomène.

3.4.1 Les militaires allemands et français avant 1914

Dans cette partie, nous ne ferons pas une présentation exhaustive des auteurs militaires ayant analysé la pensée du Prussien; ce serait un travail inutile pour la recherche en cours. Contentons-nous seulement de donner l'idée générale qui ressort de cette époque chez les militaires qui ont lu et qui croient avoir compris Clausewitz.

Le livre de Clausewitz devint un classique en Allemagne après la guerre de 1870¹¹⁵ qui opposèrent l'Allemagne de Guillaume I à la France de Napoléon III. Une dizaine d'années seulement après la fin de cette guerre, *Vom Kriege* était devenu une référence également en France en matière de stratégie. Nous l'avons vu en introduction, cette popularité du livre de Clausewitz est due au fait que Moltke l'Ancien, général prussien victorieux lors de la guerre contre la France, se déclarait ouvertement clausewitzien et expliqua dans plusieurs livres¹¹⁶ l'application qu'il donna à certaines théories clausewitziennes.

Cette frénésie pour les écrits de Clausewitz se traduisit par ce que Herbert Rosinski appelle la *Vernichtungsgedanke*, l'idée d'anéantissement physique de l'ennemi. Cette idée d'anéantissement est, pour les militaires européens de cette époque, la seule stratégie envisageable. On confond maintenant le but du politique et le but du militaire; on croit qu'ils veulent tous les deux anéantir l'ennemi, ne lui laisser aucune chance pour négocier ou se relever¹¹⁷.

Dans son plan d'attaque contre la France, le comte Schlieffen écrivit que le but de l'armée allemande est de « détruire la force de résistance de l'ennemi. »¹¹⁸ Cette façon de réfléchir nous amène à penser que la guerre, comme la conçoit Schlieffen, nous conduit tout droit à l'extrême selon la pensée de Clausewitz puisque l'ennemi fera tout en son pouvoir pour résister à cette destruction. Il n'est plus question de négocier quoi que ce soit, il faut éliminer toute résistance du camp adverse.

De plus, un militaire très bien connu en Allemagne avant la Première Guerre mondiale, Colmar von der Goltz, affirmait dans ses écrits que « faire la guerre, c'est

¹¹⁵ Hervé Coutau-Bégarie, « Éditorial : Éloge de Clausewitz ». <<http://www.stratisc.org>>. 2004. Consulté le 2 mars 2005.

¹¹⁶ Cf. Moltke, Helmut Graf von, *op. cit.*

¹¹⁷ Alain Bergounioux et Pierre Plevka, « Clausewitz et le militarisme allemand. Pour une lecture des stratégies de l'expansion allemande », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, XXIII, (1976), p. 512.

¹¹⁸ Herbert Rosinski, *The German Army*, New York, Praeger, 1966, p. 297.

attaquer. »¹¹⁹ Le même phénomène est perceptible en France à la même époque. En effet, le maréchal français Foch écrivit, en 1903, dans son livre intitulé *les Principes de la guerre* que « le sang est le prix de la victoire. Vous devez vous y résigner ou abandonner la guerre. »¹²⁰ Nous pouvons affirmer que nous sommes loin du langage qu'utilise Clausewitz dans son chapitre premier de son livre. Les mots utilisés par les militaires allemands et français de la fin du XIX^e siècle sont très durs et directs, démontrant qu'ils sont prêts pour une guerre coûteuse en vies humaines et portée sur l'attaque à outrance. Est-ce bien ce que Clausewitz souhaitait?

On ne recherchait plus seulement l'avantage sur l'ennemi, mais bien la destruction physique de l'armée adverse, et ce, à n'importe quel prix. C'est un changement de mentalité banal pour certains, mais grave de conséquences dans la réalité. Cette mentalité pousse les belligérants à s'entretuer jusqu'à ce que victoire totale survienne face au camp adverse. Des deux côtés, on se sent prêt pour la destruction totale de l'autre et on est prêt à payer cher cette victoire¹²¹. L'enjeu de la guerre n'est plus simplement la conquête d'un territoire ou la reconnaissance de légitimité d'un souverain sur un autre, mais plutôt la mort et l'anéantissement de l'ennemi.

À ceci, Raymond Aron répond que « [p]endant un siècle, Clausewitz a été lu comme il le craignait de l'être, par des hommes qui y cherchaient des recettes, des formules toutes faites, et non par des hommes qui y apprenaient à penser la guerre. S'il est compris aujourd'hui, c'est que le doctrinaire appartient au passé et que, pour l'essentiel, seul le théoricien de 1826-1830 nous intéresse. »¹²² Ainsi, pour Aron, les militaires allemands et français ne recherchaient en Clausewitz qu'une façon de garantir leur victoire sur l'ennemi. Ils croyaient qu'en lisant *Vom Kriege*, l'auteur de cet ouvrage leur dicterait comment vaincre

¹¹⁹ Alain Bergounioux et Pierrick Plevka, *loc. cit.*, p. 512.

¹²⁰ Roger Parkinson, *Clausewitz : a Biography*, Londres, Wayland, Ltd, 1970, p. 337.

¹²¹ Antulio J. Echevarria, *op. cit.*, p. 186-187.

¹²² Aron I, p. 309.

l'opposant et qu'il leur suffirait de suivre la recette appliquée dans le livre pour gagner. Cette mentalité se comprend très bien, *a fortiori* lorsqu'on comprend le fait que Moltke l'Ancien se déclarait ouvertement clausewitzien et que ce dernier avait vaincu facilement l'armée française en 1870-71. Les généraux qui lui ont succédé ont voulu répéter ses exploits et ils ont cru que ces exploits leur seraient possibles en appliquant les théories de Clausewitz contenues dans son livre. Le problème est de savoir s'ils ont bien compris les théories de Clausewitz et s'ils les ont correctement appliquées.

Clausewitz n'expose pas des théories toutes prêtes à être utilisées sur le champ de bataille assurant son utilisateur de la victoire.

« En fait, Clausewitz nie la possibilité d'une théorie au sens de recette de victoire, contenue dans une formule géométrique ou une manœuvre stratégique, il ne nie pas la nécessité d'un apprentissage de la décision ou d'un entraînement de la capacité du jugement grâce à une double culture, philosophique et historique, la première qui apprend à penser la guerre, la deuxième qui, par l'analyse et la critique des exemples historiques (la méthode des cas), aide à prendre la décision appropriée en une situation qui n'a jamais d'exact équivalent, mais à laquelle s'appliquent des régularités, mises au jour grâce à l'étude du passé. »¹²³

Bref, ce que Clausewitz tente de démontrer dans son étude, c'est ce qu'est la guerre, ses composantes et leurs relations entre elles, et l'étude des guerres du passé pour en tirer des conclusions qu'on pourra mettre à profit lors d'éventuels affrontements. Le Prussien nous fournit ce qu'on pourrait appeler des généralités pour mieux comprendre la guerre et ses implications¹²⁴.

Deux raisons majeures, selon Aron, sont la cause de cette mauvaise interprétation. La première est l'équivoque du *Traité*¹²⁵ et la deuxième est l'incompétence intellectuelle des généraux allemands et français pour comprendre celui-ci¹²⁶. Effectivement, le livre de Clausewitz, comme nous l'avons mentionné à de nombreuses reprises, doit être révisé. Ceci

¹²³ Aron, *Sur Clausewitz*, op. cit., p. 56.

¹²⁴ Bernard Brodie, *War and Politics*, New York, Macmillan, 1973, p. 447.

¹²⁵ Aron I, p. 357.

¹²⁶ Aron, *Sur Clausewitz*, op. cit., p. 103.

eut pour conséquence de nous livrer un livre inégal, un livre qui nous explique la définition trinitaire de la guerre dès le premier chapitre, pour ensuite, la faire disparaître du reste du livre. Aussi, les « textes sur lesquels se fonde la priorité de la destruction des forces armées de l'ennemi [...] sont innombrables [...] Les textes qui soulignent la législation supérieure de la politique [...], à savoir la définition trinitaire, sont en petit nombre, concentrés au livre I [...] »¹²⁷ C'est pourquoi une lecture superficielle de l'ouvrage de *De la guerre* amène le lecteur dans l'idée que le Prussien considérait la destruction totale de l'ennemi comme l'objectif premier de l'attaquant. Objectif qui semble présent dans la majorité des chapitres du livre¹²⁸.

De plus, Aron nous expose un trait de personnalité chez Clausewitz que nous pouvons ressentir lors de la lecture de ses écrits. En effet, pour le sociologue, « Clausewitz s'exprime parfois, presque involontairement, comme si sa sensibilité pencherait du côté du chef de guerre qui cherche la décision sanglante. Bien qu'il ait à coup sûr changé moralement, le jeune homme qui n'imaginait pas le bonheur en dehors du champ de bataille, qui rêvait de la gloire des armes pour s'accomplir lui-même, survit dans l'homme mûr, déçu par une existence à l'ombre des chefs prestigieux. »¹²⁹ Aron poursuit en affirmant que Clausewitz « admirait en professionnel, la vraie guerre et il semblait parfois mépriser les demi-guerres, préférer la lourde épée au fleuret. »¹³⁰ Autant dire que Clausewitz est partisan de la guerre absolue! Mais, il faut comprendre, comme nous le fait remarquer l'intellectuel français, que Clausewitz admirait la guerre absolue en professionnel qu'il était; c'est-à-dire que le militaire penchait du côté de la guerre absolue selon son concept parce qu'il la croyait la plus pure, la plus parfaite. Aron ne tente pas d'amoindrir la responsabilité du général prussien face à la Première Guerre mondiale, responsabilité qu'il considère comme étant

¹²⁷ *Ibid.*, p. 359.

¹²⁸ Benoît Durieux, *op. cit.*, p. 20.

¹²⁹ Aron I, p. 183.

¹³⁰ Raymond Aron, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 648.

futile, il tente plutôt d'expliquer la complexité du caractère de l'auteur militaire qui vécut une période trouble et une époque où le courage se mesurait en brandissant une épée d'une main tout en chargeant l'ennemi. C'est cette complexité de caractère qui est responsable des nombreuses polémiques entourant Clausewitz; celles-ci l'ont souvent décrit comme étant un homme exaltant la force brute et l'anéantissement brutal de l'ennemi. Il faut le répéter encore une fois : le *Traité* est incomplet et devait être révisé par son auteur qui mourut prématurément.

De même, pour Aron, le « [caractère] systématique du *Traité* a parfois suggéré à des lecteurs superficiels une confusion avec le dogmatisme. »¹³¹ Nous en revenons donc à l'idée suggérée en pages précédentes : les lecteurs militaires de *De la guerre* y ont puisé des recettes pour s'assurer la victoire. En lisant les enseignements de Clausewitz, ils se sont bornés à ne voir que le côté pratique de la chose, l'attaque à outrance et la destruction totale des forces de l'ennemi même si cela vient contredire directement ce qu'a voulu démontrer le Prussien à la fin de sa vie. Cela fait dire à l'érudit français que « [ni] l'homme ni l'œuvre ne donnent une leçon sans équivoque. »¹³²

Revenons à la deuxième raison qui, selon Aron, a donné lieu à une mauvaise interprétation du *Traité* avant la Première Guerre mondiale : l'incompétence intellectuelle des militaires. « Disons que les premiers lecteurs de Clausewitz, des militaires, étaient mal équipés intellectuellement pour saisir ce mode de raisonnement. Ajoutons que si Clausewitz, dans les textes écrits tardivement, à partir de 1827, ne laisse plus de place au doute, il n'est parvenu lui-même qu'avec peine à réconcilier les deux principes dans la synthèse finale. »¹³³ Conséquemment, pour le sociologue français, les écrits de Clausewitz ne laissent aucun doute quant à l'enseignement que ce dernier voulut nous laisser. Bien qu'il eut beaucoup de

¹³¹ Aron I, p. 94.

¹³² Aron II, p. 14.

¹³³ Raymond Aron, *Sur Clausewitz, op. cit.*, p. 103.

difficulté à réconcilier la théorie (guerre absolue) et la pratique, Clausewitz est catégorique sur le rôle de la guerre absolue : elle n'est qu'un concept et son application est impossible, bien qu'un rapprochement en soit possible.

En outre, le Français continue son analyse de la situation en affirmant que plusieurs commentateurs militaires de Clausewitz ont cru fortement que l'expérience vécue par ce dernier et la théorie qu'il expose étaient les mêmes; que les stratégies ainsi que les tactiques qui ont prédominé à son époque, sont ce qu'il explique comme étant la guerre absolue, et que cette dernière est une interprétation des tactiques napoléoniennes¹³⁴. En somme, Clausewitz est celui qui transmet aux générations suivantes le génie militaire de l'Empereur français, celui-là même qui a vaincu une grande partie de l'Europe. « [Foch] part de la conviction que la guerre moderne, celle à laquelle la France doit se préparer sera nationale et donc relèvera de la "vraie théorie, celle de la guerre absolue que Napoléon avait enseigné à l'Europe". Il confond le concept de la guerre absolue avec la réalité des guerres nationales et il explique ces dernières en des termes qui ne sont pas toujours cohérents. »¹³⁵ Foch n'est qu'un exemple parmi tant d'autres qui ont cru lire Clausewitz et redécouvrir le génie de Napoléon.

Par ailleurs, Aron mentionne que Foch, tout comme Colmar von der Goltz, écrivain militaire allemand très populaire et vulgarisateur de Clausewitz, confond guerre absolue et guerre nationale. En fait, pour le sociologue, les écrivains militaires de la fin du XIX^e siècle confondaient presque toujours la guerre nationale – ce qui voulait aussi dire absolue – et la guerre totale « ou, si l'on préfère, de mobilisation totale des ressources en vue d'une décision radicale. »¹³⁶

Aron mentionne aussi qu'aucun « des officiers français ne comprit dans son ensemble, la pensée qui leur servit de caution. Ils flattaient l'amour-propre national en se

¹³⁴ *Ibid.*, p. 30.

¹³⁵ Aron II, p. 30.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 31.

mettant à l'école de celui qu'ils prenaient souvent (mais pas toujours) pour le doctrinaire de la manière napoléonienne. Les Français reprenaient leur bien, dérobé par l'ennemi. »¹³⁷ On avait l'impression, du côté français, qu'en lisant Clausewitz, l'armée retrouverait sa grandeur du temps de Napoléon et les victoires qui lui étaient dues. L'« ennemi », les Allemands, avait appliqué les tactiques napoléoniennes lors de la guerre qui opposa les deux Nations en 1870-71. Bref, du côté français, on se devait d'étudier Clausewitz pour retrouver l'enseignement de Napoléon et pour gagner la prochaine bataille contre les Allemands.

« De l'autre côté, la préface écrite par le comte Schlieffen suggère que l'homme à la tête du grand état-major [allemand] ne lisait guère le *Traité* et n'en retenait qu'une leçon ou plutôt une interrogation : comment renouveler les victoires d'anéantissement de Leuthen, de Iéna ou de Sedan, en dépit des millions d'hommes sous les armes et des milliers de canons ou de mitrailleuses? »¹³⁸ Les Allemands se préparaient eux aussi pour une guerre nationale et pour remporter une victoire totale sur l'ennemi. On voulait répéter les victoires éclatantes remportées par Moltke l'Ancien, tout en y introduisant les différentes nouveautés de l'époque. On faisait face à un « dilemme stratégique »¹³⁹ qu'on tentait de résoudre. C'est dans ce but qu'on étudiait les « doctrines » de celui qui avait combattu Napoléon.

Le sociologue français continue son analyse du comte Schlieffen en mentionnant que ce dernier « n'a rien gardé de l'esprit de philosophie du penchant à la modération de l'intelligence politique de l'auteur du *Traité*. »¹⁴⁰ La raison en est, comme nous l'avons mentionné maintes fois précédemment, que les militaires recherchaient une recette toute simple pour s'assurer la victoire lorsque la guerre serait à leurs portes. On lisait l'œuvre de Clausewitz en quête de dogmes qu'on aurait à appliquer le moment venu. On ne le lisait pas en tentant de comprendre l'essence de la guerre et ses conséquences parce qu'on se croyait

¹³⁷ *Ibid.*, p. 54.

¹³⁸ *Ibid.*

¹³⁹ Antulio J. Echevarria, *op. cit.*, p. 183.

¹⁴⁰ Aron II., p. 42.

capable de répéter les exploits de nos héros passés : Napoléon d'un côté et Moltke l'Ancien de l'autre. « Des deux côtés, les chefs militaires n'imaginaient qu'une lutte à mort à laquelle seule une décision militairement radicale mettrait fin. »¹⁴¹

Aron retient donc deux raisons pour lesquelles la guerre absolue fut appliquée ou tentée. De même, l'auteur français termine son premier chapitre de son deuxième livre avec une question qui nous laisse perplexes : « Un auteur est-il coupable de la folie de ceux qui ne savent ni lire ni calculer ni penser? »¹⁴² Est-ce à dire que la responsabilité en incomberait uniquement aux militaires? Une précision s'impose.

Gérard Chaliand, le spécialiste d'histoire militaire, abonde dans le même sens qu'Aron. En effet, celui-ci explique que « [mal] compris, ramené à quelques formules [Clausewitz] n'est pas responsable des déformations de ceux qui se sont proclamés ses héritiers après les victoires prussiennes de Sadowa (1866) et de Sedan (1870). »¹⁴³ Certes, les lecteurs de Clausewitz ont lu de façon superficielle *Vom Kriege* et en ont tiré des leçons erronées. Personne ne peut le nier. Toutefois, rapportons-nous aux années contenues entre 1871 et 1914, année du déclenchement de la Première Guerre mondiale, pour mieux saisir l'importance des militaires et le rôle qu'ils étaient appelés à jouer.

En 1871, après la capitulation de la France, les Allemands et les Français signèrent un traité de paix qui octroya aux premiers l'Alsace, la Lorraine et un montant de cinq milliards de francs or pour les réparations¹⁴⁴. Cet épisode ne fut jamais oublié par les Français qui comptaient bien un jour reprendre les territoires qu'ils avaient perdus aux mains

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 46.

¹⁴² *Ibid.*, p. 56.

¹⁴³ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Édition abrégée et présentée par Gérard Chaliand, Paris, Perrin, 1999, p. 11-12.

¹⁴⁴ François-Georges Dreyfus, *L'Allemagne contemporaine. 1815-1990*, Paris, PUF, 1991, p. 63.

des Allemands¹⁴⁵. De ce fait, les Français devaient se préparer militairement pour affronter leurs ennemis pour se venger de la cuisante défaite qu'ils avaient subie. Les militaires allemands, de leur côté, savaient très bien que les Français prévoyaient reprendre leurs anciennes possessions par la force et qu'ils devaient dès lors, s'y préparer. Alors, les deux Nations s'armaient dans le but ultime de s'affronter.

Outre le fait que les sociétés allemande et française se militarisaient dans le but commun de s'affronter, « l'Europe [vivait] dans l'incertitude »¹⁴⁶, car il y avait beaucoup de tension entre les divers pays notamment au niveau colonial. De plus, la fin du XIX^e siècle représente pour plusieurs une époque de « matérialisme et de nationalisme agressif »¹⁴⁷ forçant chaque État à s'armer pour se défendre. Le darwinisme social, doctrine prônant « la lutte pour l'existence »¹⁴⁸, est un autre phénomène qui nous démontre le souci de la société européenne de s'armer dans le but de se défendre ou d'attaquer. Effectivement, le darwinisme social signifiait, pour certains, que « [la] survie des mieux adaptés pouvait même être renforcée et garantie par la conquête de races et de peuples inférieurs, ou par la guerre contre les pays rivaux [...] »¹⁴⁹ Les élites européennes appliquaient le darwinisme social aux relations internationales¹⁵⁰ et croyaient résolument que les Nations les moins fortes étaient vouées à disparaître.

Bref, les années allant de 1871 à 1914 sont marquées par un militarisme général en Europe dû au fait que chaque Nation devait se préparer pour un affrontement ultime qui

¹⁴⁵ Paul Kennedy, *Naissance et déclin des grandes puissances. Transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000*, Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-Aude Cochez et Jean-Louis Lebrave, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2004 [1988], p. 358.

¹⁴⁶ Jean-Baptiste Duroselle, *L'Europe de 1815 à nos jours : vie politique et relations internationales*, Paris, PUF, 1975, p. 134.

¹⁴⁷ Peter Paret, « Clausewitz and the Nineteenth Century », *The Theory and Practice of War*. Ed. Michael Howard, New York, Praeger, (1965), p. 29.

¹⁴⁸ Éric J. Hobsbawm, *L'ère des empires : 1875-1914*, Trad. de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Jacqueline Lahana, Paris, Fayard, 1989 [1987], p. 327.

¹⁴⁹ *Ibid.*

¹⁵⁰ Steven Van Evera, « The Cult of the Offensive and the Origins of the First World War », dans Miller, Steven E. et al. ed., *Military Strategy and the Origins of the First World War*, Princeton, Princeton University Press, 1991, p. 63.

déciderait de leur sort. Il n'est pas étonnant de voir dans ce cas-ci les militaires être à la recherche d'une recette pour assurer la survie de leur Nation. De plus, il est tout à fait légitime pour les Allemands et pour les Français d'avoir voulu retrouver leurs héros du passé. Le problème c'est qu'ils se sont trompés en analysant les théories de Clausewitz; erreur due au fait que *Vom Kriege* « ne rend pas le même son d'un bout à l'autre. »¹⁵¹ Donc, devons-nous rendre les militaires coupables de folie meurtrière, voire de stupidité intellectuelle puisqu'ils n'ont pas été capables de déchiffrer le sens de Clausewitz. Nous croyons qu'Aron a raison d'affirmer que Clausewitz ne fut pas compris dans sa totalité pour deux raisons : l'inégalité du livre *De la guerre* et l'incompréhension intellectuelle des militaires allemands et français. Toutefois, nous croyons que l'érudit français est trop sévère dans son jugement envers ces derniers lorsqu'il mentionne qu'ils ne sont pas capables de lire, de calculer et de penser puisque l'époque à laquelle ils ont vécu, les a forcé à trouver une solution efficace aux dangers menaçant l'État. Les militaires de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ont lu Clausewitz à travers la fenêtre de leur culture, à travers le filtre de leurs schémas mentaux qui étaient tout autre que ce qu'on retrouve à l'époque où le Prussien écrivit son livre.

Clausewitz porte une responsabilité certaine relativement à la Première Guerre mondiale si on ne se borne qu'à lire les parties non révisées du livre. Du moment où on lit en entier le livre, en y incluant les notes qu'il écrivit avant son départ pour signifier l'imperfection de ses chapitres, on ne peut lui attribuer aucune responsabilité concernant les massacres survenus entre 1914-1918. Les différents officiers qui ont lu *Vom Kriege* et qui ont cru comprendre l'essentiel de l'œuvre, avant 1914, ont, nous le conviendront, mal compris le but du Prussien. Mais, il faut tout de même souligner que l'époque où Clausewitz vécut et l'époque où il fut mal interprété par ses confrères sont très dissemblables, et que la

¹⁵¹ Aron II, p. 13.

philosophie contenue dans les propos de l'écrivain ne convenait peut-être pas à des hommes cherchant à tout prix une doctrine pour vaincre. L'officier prussien s'exprime et pense souvent comme un philosophe du Siècle des Lumières.

3. 4. 2. Liddell Hart et Clausewitz

Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction de ce travail, Clausewitz fut tenu responsable, par plusieurs intellectuels, des massacres de millions de soldats qui survinrent lors de la Première Guerre mondiale et de la tactique d'offensive à outrance que les généraux appliquèrent. Sir Henry Basil Liddell Hart, le plus grand historien militaire britannique de l'entre-deux-guerres¹⁵², attaqua avec virulence le stratège prussien dans plusieurs livres qu'il consacra à la période 1914-1918.

L'historien britannique affirme que « Clausewitz était si difficile à suivre que ses généralisations persistantes firent plus d'impressions que ses aptitudes réelles. »¹⁵³ Il accuse aussi le Prussien de vouloir « rendre la politique esclave de la stratégie »¹⁵⁴ et que le but de cette dernière est « la destruction des forces armées de l'ennemi »¹⁵⁵. Pour lui, Clausewitz n'est rien d'autre que le « Mahdi des masses et des massacres mutuels. »¹⁵⁶

Comme on le constate, Liddell Hart ne porte pas le général prussien dans son cœur; il l'attaque personnellement en disant que Clausewitz n'avait pas les qualifications requises pour discuter de stratégie, et il lui prête l'idée de la destruction totale de l'adversaire. Nous avons vu, dans les pages précédentes, qu'il y a plusieurs nuances à apporter à ces propos. Certes, Clausewitz semble, dans plusieurs chapitres de son livre, préférer la pratique de la guerre absolue à une guerre modérée. Or, ce ne fut plus le cas à son décès, car le stratège

¹⁵² Beatrice Heuser, *Reading Clausewitz*, Londres, Pimlico, 2002, p. 17.

¹⁵³ Basil Henry Liddell Hart, *op. cit.*, p. 105.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 120.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 122.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 120.

voulut réviser son œuvre pour y inclure davantage la guerre à but limité et pour y expliquer l'impossibilité de pratiquer la guerre parfaite pour cause de « frictions ».

Par contre, les critiques de Liddell Hart eurent une influence marquante pour plusieurs générations d'intellectuels qui étudièrent le Prussien. Encore aujourd'hui, malgré les nombreuses études qui ont été produites sur le compte de Clausewitz, les critiques du Britannique trouvent un certain écho. L'innocence du Prussien est toujours contestée!

L'auteur Christian Malis est tout à fait en accord avec l'historien militaire. L'appellation de « Mahdi des massacres mutuels », que Liddell Hart attribue à Clausewitz, n'est pas dénuée de sens selon lui, puisque « la doctrine de l'ascension aux extrêmes, la recherche de la victoire complète par la bataille décisive ne sont-elles pas à l'origine des doctrines de Foch sur l'offensive, de l'aveuglement des belligérants qui se sont épuisés à rechercher la victoire par KO? »¹⁵⁷ Nul n'est besoin de souligner ici l'utilisation erronée du mot « doctrine » pour définir l'ascension aux extrêmes qui est, pour Clausewitz, un schéma mental de la guerre, conforme au concept.

D'autres historiens, comme Michael Howard, affirment plutôt que les critiques de Liddell Hart doivent être prises à la légère, car certains de ses commentaires révèlent une certaine incompréhension des théories du Prussien¹⁵⁸. Donc, qui dit vrai?

Aron se pose la question suivante : « Doit-on souscrire au jugement aussi injuste qu'arrogant, de Liddell Hart qui dénonce chez l'officier prussien un goût malheureux pour le langage philosophique sans véritable esprit philosophique? »¹⁵⁹ Sa réponse à cette question est la suivante : Liddell Hart « est trop britannique pour consacrer des mois à débrouiller l'écheveau des vérités logiques et des propositions empiriques, de la théorie et de la

¹⁵⁷ Christian Malis, « Aron – Clausewitz, un débat continu ». <<http://www.stratisc.com>>. 2004. Consulté le 2 mars 2005.

¹⁵⁸ Carl von Clausewitz, *On War*, Éd. et trad. de l'allemand par Peter Paret et Michael Eliot Howard; introduction par Peter Paret, Michael Eliot Howard et Bernard Brodie, Princeton, Princeton University Press, 1976, p. 39.

¹⁵⁹ Raymond Aron, *Sur Clausewitz*, *op. cit.*, p. 53.

doctrine. »¹⁶⁰ En somme, pour l'intellectuel français, l'historien britannique n'a pas pris le temps nécessaire et la volonté pour comprendre la construction du livre. Il ne dit pas qu'il manque d'intelligence, seulement de volonté et d'ouverture face à un homme qui fut interprété d'une façon qui ne lui convenait pas. Pour Aron, la compréhension de *Vom Kriege*, tel qu'il nous est parvenu, « exige une lecture plus attentive [...] et une analyse historique moins sommaire. »¹⁶¹ De plus, le sociologue affirme que la réputation négative de Clausewitz, dans les milieux intellectuels américains et anglais, est due en partie aux nombreuses critiques que fit Liddell Hart. En fait, la représentation qu'en fait l'historien militaire, un stratège prônant la conduite d'armées immenses pour s'assurer de la supériorité et de la victoire, contrevient au courage légendaire des Anglais et de leur conception de « la stratégie du choc brutal, de l'attaque du fort au fort »¹⁶².

Cette influence est facilement perceptible chez les générations d'historiens britanniques qui ont suivi Liddell Hart. J.F.C. Fuller, le plus fameux historien britannique après Liddell Hart, affirme lui aussi que *De la guerre* est « un peu plus qu'une masse de notes, un nuage de flammes et de fumée. »¹⁶³ Clausewitz « n'a pas seulement égaré nombre de ses futurs élèves, mais a été indirectement responsable de l'énorme extension de la guerre totale au XIX^e siècle. »¹⁶⁴ Nous pouvons affirmer que le portrait que présente Fuller du Prussien ressemble drôlement à celui dressé par son prédécesseur.

D'autres critiques, de la part d'historiens britanniques, viennent s'ajouter à celles déjà présentes. Plusieurs affirment que Clausewitz est responsable des massacres de 1914, parce que le terme de « guerre absolue » est trop ambigu pour être dissocié de celui de « guerre totale », et que l'association de la définition de ce concept à la stratégie napoléonienne

¹⁶⁰ Aron II, p. 9.

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² Aron I, p. 210.

¹⁶³ Beatrice Heuser, *op. cit.*, p. 17.

¹⁶⁴ J.F.C. Fuller, *op. cit.*, p. 53.

poussa plusieurs militaires à suivre la voie de la violence déchaînée à son extrême¹⁶⁵. Nous ne souscrivons pas à cette idée, mais il faut tout de même affirmer qu'une tendance se détache de ceci. En fait, *Clausewitz détient une pensée trop philosophique pour être pleinement comprise par des militaires*¹⁶⁶ d'une autre génération qui recherchent la victoire totale à une époque où le darwinisme social domine. Pour John Keegan, le problème n'est pas de savoir si Clausewitz est trop philosophique pour être compris, mais plutôt que *Vom Kriege* est un produit de son temps et que son enseignement reste superficiel de nos jours¹⁶⁷.

Aron n'est pas de cet avis. En effet, il mentionne que Clausewitz a voulu nous enseigner que « [si] la stratégie a une fin, un seul mot s'offrirait à nous pour la désigner : la paix. La fin de la stratégie ou de la conduite de la guerre, c'est la paix, non la victoire militaire, bien que, de toute évidence, chacun des belligérants veuille une autre paix ou conçoive la paix autrement. »¹⁶⁸ C'est une idée intéressante que l'intellectuel français aborde puisque, pour l'historien Azar Gat, Aron est le premier à dire que Clausewitz, après 1827, définit le but de la guerre comme étant la paix¹⁶⁹. Aussi, pour Aron, « [Clausewitz] ne recommande ni la guerre absolue, ni la demi-guerre. Il recommande aux chefs d'État de ne pas se tromper sur la nature de la guerre, il formule expressément cette recommandation à l'usage de ceux qui méconnaissent la volonté d'ascension de l'ennemi. Mais il écrit aussi que la guerre absolue ne constitue nullement un idéal auquel l'homme d'État ou le stratège devrait aspirer ou se conformer. »¹⁷⁰ Ainsi, l'enseignement de Clausewitz n'est plus démodé puisqu'à toute époque il est important, pour ceux qui dirigent, de bien juger la nature de la

¹⁶⁵ Roger A. Leonard, ed., *A Short Guide to Clausewitz on War*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1967, p. 9.

¹⁶⁶ Martin Kitchen, *loc. cit.*, p. 31.

¹⁶⁷ John Keegan, *The Mask of Command*, New York, Penguin, 1988, p. 4.

¹⁶⁸ Aron I, p. 164.

¹⁶⁹ Azar Gat, *op. cit.*, p. 204.

¹⁷⁰ Raymond Aron, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 648.

guerre qu'ils déclenchent. « [Clausewitz] enseigne la modération plutôt que la démesure, la guerre de défense nationale plutôt que la guerre de conquête. »¹⁷¹

Pour conclure ce chapitre, il serait bien de rappeler les points les plus importants que nous avons vus. Tout d'abord, mentionnons que Clausewitz, en analysant l'essence de la guerre, en est venu à la conclusion que le concept de cette dernière implique une montée aux extrêmes résultant de la volonté des belligérants de vaincre l'autre. Par la suite, le général prussien comprit à l'aide d'exemples historiques que cette guerre absolue ou parfaite est impossible puisque dans la réalité plusieurs éléments (friction) doivent être pris en compte.

Pour Aron, ce concept de guerre absolue est la représentation logique de la guerre et il rappelle aussi à tout homme qui serait tenté d'appliquer cet extrême que c'est impossible. Ensuite, il démontre que Clausewitz comprit, à partir de 1827, que le concept de guerre absolue était irréal et que la guerre était, par le passé, le plus souvent pratiquée à des fins limitées. Aron met beaucoup d'emphasis sur ce point : c'est à partir de 1827 que Clausewitz considéra la guerre absolue comme étant un concept, une représentation de la guerre parfaite.

L'intellectuel français explique aussi que le Prussien avait compris que les guerres à venir seraient des guerres nationales et que ce genre de guerre tendait à rapprocher la guerre de sa forme parfaite. Même si une nation est civilisée, il est possible qu'elle se laisse entraîner dans la tourmente de la haine et qu'elle déclenche une guerre extrême. Pour Aron, la Première Guerre mondiale est le résultat de cette haine entre les peuples qui entraîna les politiciens à se faire la guerre à outrance. Clausewitz n'est pas coupable pour ce déchaînement de la barbarie, il fut simplement mal compris.

À la suite des événements de 1871, les théories de Clausewitz devinrent très populaires chez les militaires européens et plus particulièrement, chez les Allemands et les

¹⁷¹ Aron II, p. 14.

Français. Toutefois, ceux-ci tordirent leur signification à un point tel qu'on tenta d'appliquer la guerre absolue en 1914. Aron explique que les militaires cherchèrent chez le général prussien des recettes pour vaincre l'ennemi. Or, Clausewitz ne donne pas de recettes pour la victoire, mais plutôt des schémas pour penser la guerre et des exemples historiques pour nous aider à comprendre et résoudre la situation militaire présente. Aron poursuit son analyse en mentionnant que cette incompréhension de la part des généraux est due à deux raisons principales : la première étant l'inégalité du message que l'on retrouve tout au long du livre, et la deuxième étant l'incapacité intellectuelle des militaires à comprendre Clausewitz. Aron insiste particulièrement sur ce deuxième point pour expliquer la mauvaise interprétation de *Vom Kriege*. Toutefois, nous avons vu que les spécialistes militaires de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ont lu le livre de Clausewitz pour y trouver des théories pratiques parce qu'ils vivaient à une époque de tensions énormes, causées par des sentiments de revanches, par le colonialisme agressif, par le nationalisme exacerbé et par le darwinisme social adapté aux relations internationales. On voulait absolument assurer la survie de la Nation en étudiant Clausewitz qui passait, à tort, pour le théoricien de la tactique napoléonienne. Donc, nous devons comprendre pourquoi Clausewitz fut lu comme il le fut sans accuser les hommes de cette époque d'incapacité intellectuelle. Il y a certaines nuances à apporter.

Nous avons aussi parlé des critiques que l'historien militaire britannique Liddell Hart fit à l'endroit du Prussien. Ces critiques, qui qualifient ce dernier comme étant un « Mahdi des masses et des massacres mutuels », ont influencé plusieurs générations d'intellectuels britanniques et américains. Aron explique que ces critiques sont dérisoires puisque le Britannique n'a pas pris le temps d'analyser la construction interne du livre. Aussi, l'intellectuel français explique que la lecture des théories de Clausewitz est toujours aussi

importante de nos jours puisque ce dernier tente, dans son livre, de nous enseigner la modération.

Chapitre 4

L'équilibre européen

Après avoir lu les chapitres précédents, nous avons pu constater que Raymond Aron définit Carl von Clausewitz comme un partisan de la modération dans la guerre. En effet, la définition trinitaire de la guerre et l'intervention de la politique au niveau guerrier ramènent le déploiement des forces à des enjeux plus réalistes et moins dangereux pour les belligérants, sauf dans certains cas. Aussi, Clausewitz propose, selon le sociologue français, une étude adéquate de la situation, de la nature de la guerre pour être en mesure de bien proportionner les efforts et le but recherché dans la bataille.

Pour donner encore plus de poids à son argumentation, Aron explique, tout au long de son étude, une pensée chez le Prussien qui tend à le catégoriser davantage comme un modéré face à la guerre. Cette pensée est celle de l'équilibre européen.

L'équilibre européen est un principe empêchant la domination universelle¹⁷². En fait, ce principe est une sorte d'accord entre les différents États européens pour prévenir l'Europe de tomber sous la coupe d'un seul État. Il est « la somme totale des rapports de tous les États entre eux [et] sert plutôt à maintenir le *statu quo* de l'ensemble qu'à y introduire des changements, c'est-à-dire qu'en général la *tendance* est au maintien du *statu quo*. »¹⁷³ Voyons maintenant comment Aron présente ce système chez Clausewitz.

4.1 L'équilibre européen comme outil de modération

Raymond Aron définit l'équilibre européen chez Clausewitz comme étant un outil de modération empêchant la guerre d'atteindre son extrême.

« Des États civilisés, en particulier les États européens insérés dans un système qui tend vers l'équilibre, se lancent rarement dans une lutte à mort, dans des hostilités à outrance : le conquérant n'ignore pas qu'il mobilisera contre lui ses rivaux d'abord indifférents, qu'il

¹⁷² Gordon A. Craig et Alexander L. George, *Force and Statecraft: Diplomatic Problems of our Time*, New York, Oxford University Press, 1983, p. 8.

¹⁷³ Clausewitz, 1955, p. 419.

multipliera ses ennemis à mesure qu'il remportera des victoires et accumulera des forces.»¹⁷⁴

On le constate, pour Aron, l'équilibre est connu de tous les dirigeants ce qui les fait composer avec les rapports de force et réfléchir aux dangers de la recherche de l'hégémonie. Même si Clausewitz prévoit que les guerres seront nationales, Aron prétend que ce dernier considérerait comme inévitable que le système d'équilibre force les belligérants à calmer leurs ardeurs par peur de se retrouver face à une coalition qui leur serait fatale. Tenter de mener une guerre absolue ou parfaite contre son ennemi et l'anéantir, peut provoquer un accord entre les voisins de cet État et être dangereux pour celui qui fut vainqueur. Donc, l'application de cette forme de guerre menace l'équilibre en Europe et peut changer le rapport de force qui existe entre les grandes puissances. C'est pour prévenir ce changement que les différents pays s'allient contre celui qui trouble la quiétude de l'Europe.

Aron explique aussi que Clausewitz, au chapitre 6 du livre VI, mentionne que « les entreprises de domination, en Europe, se heurtent le plus souvent à la coalition des États menacés. »¹⁷⁵ Il affirme aussi que « la conception politique qu'il en tire condamnent rétrospectivement Napoléon, à l'avance Hitler, sinon Guillaume II. »¹⁷⁶ Donc, on peut tirer une leçon de la lecture de la sixième partie du livre de Clausewitz : la victoire totale sur un ou plusieurs ennemis est dangereuse puisqu'elle les pousse à se liguer entre eux pour se libérer de la domination du conquérant. Clausewitz tente de *prévenir* ses lecteurs qu'il est dangereux de pratiquer une forme de guerre totale ou absolue puisque l'histoire a bien démontré que la domination de l'Europe est impossible.

¹⁷⁴ Aron I, p. 298-299.

¹⁷⁵ Raymond Aron, « A propos de Clausewitz : des concepts aux passions. Réponse à un critique belliqueux », *Commentaire*, vol. 8, no. 28-29 (février 1985), p. 503.

¹⁷⁶ Aron I, p. 368.

L'équilibre européen est, de la façon dont le présente Clausewitz, un mécanisme naturel¹⁷⁷ qui survient lorsqu'un tyran tente de dominer le reste de l'Europe ou d'agrandir son territoire ; « c'est-à-dire qu'en général la *tendance* est au maintien du *statu quo*. »¹⁷⁸ C'est de cette manière que Napoléon fut défait; ses opposants se sont ligüés entre eux pour ainsi briser l'Empereur français qui était invincible lorsqu'il affrontait un ou deux États à la fois. Il faut insister sur ce point : l'équilibre est un mécanisme qui se met en place pour prévenir la domination. Ce mécanisme est une raison, selon l'officier prussien, pour éviter la guerre absolue; il faut plutôt pratiquer une guerre à but limité pour ne pas forcer ses voisins à être sympathiques à la cause de notre ennemi.

4.2 Clausewitz penseur des Lumières

Nous avons mentionné dans le troisième chapitre que Clausewitz utilisait un langage très philosophique pour définir ses concepts et que ce type de langage fut une barrière entre lui et les militaires l'ayant succédé. L'idée qu'il a de l'équilibre européen est, tout comme son langage, emprunt du XVIII^e siècle. Effectivement, selon Aron, « Clausewitz appartient au XVIII^e siècle bien plus qu'au XIX^e. [...] Par ses opinions politiques, par sa vision de la société européenne des États il demeure fidèle aux penseurs des Lumières »¹⁷⁹. Clausewitz croit, comme nous l'avons dit précédemment, que l'équilibre européen est un mécanisme, un système qui existe sans qu'on ait besoin de l'organiser comme le Congrès de Vienne le fit en 1815. Soucieux de rétablir la paix pour plusieurs décennies, Metternich et les autres s'entendirent pour intervenir où cela serait nécessaire. Il y a une différence entre Clausewitz et les participants du Congrès. En fait, le Prussien croit que l'équilibre est une réponse « plus

¹⁷⁷ Cristopher Bassford, « John Keegan and the Grand Tradition of Thrashing Clausewitz ». <http://www.clausewitz.com/CWZHOME/Keegan/KEEGWHOL.htm>. Novembre 1994. Consulté le 6 mars 2005.

¹⁷⁸ Clausewitz, 1955, p. 419.

¹⁷⁹ Aron I, p. 373.

ou moins spontané[e], plus ou moins rapide des États »¹⁸⁰, et qu'il n'est pas nécessaire de prévenir l'effondrement de l'Europe par des rassemblements tel que la Sainte Alliance ou la Triple Alliance.

Le concept d'équilibre européen, malgré le fait qu'il prévient la domination d'un État sur les autres, favorise la reconnaissance mutuelle des États européens¹⁸¹. Effectivement, le fait de s'associer lorsqu'un d'entre eux est voué à disparaître, prouve que les États européens partagent les mêmes valeurs culturelles¹⁸², qu'il y a un certain consensus culturel¹⁸³ pour garder le *statu quo* en Europe. Certes, les États se combattent parfois, mais ils ne veulent pas s'anéantir mutuellement. Cette idée est implicite dans l'idée de Clausewitz; les États européens ont les mêmes valeurs et c'est pourquoi ils se coalisent lorsqu'un d'entre eux est voué à disparaître par la menace d'un autre. Chaque État a un intérêt dans le *statu quo* puisque celui-ci leur assure la survie, bien qu'il ne soit pas exclu d'affaiblir un rival. En maintenant tous les États culturellement homogènes en vie, le mécanisme d'équilibre assure la sécurité à l'Europe malgré les divisions internes et prévient le recours à la guerre absolue.

Aron souligne aussi de la modération chez Clausewitz lors de la défaite de Napoléon. « Sa réaction, en 1815, contre la conduite des Prussiens, son admiration pour l'attitude des Anglais témoignent de sa fidélité à la philosophie prérévolutionnaire du système européen »¹⁸⁴ qui prévoit l'équilibre entre les puissances. En effet, Clausewitz voyait d'un mauvais œil, tout comme Wilhelm von Humboldt¹⁸⁵, l'ambassadeur de Prusse à Vienne, l'attitude de Blücher et de Gneisenau à leur arrivée dans Paris en 1814, lorsqu'ils voulurent faire exploser les ponts français nommés en l'honneur des victoires de Napoléon. Clausewitz

¹⁸⁰ Raymond Aron, *Sur Clausewitz*, op. cit., p. 101.

¹⁸¹ *Ibid.*

¹⁸² Henry Kissinger, *Diplomacy*, New York, Simon and Schuster, 1994, p. 79.

¹⁸³ Peter Paret, « Gleichgewicht als Mittel der Friedenssicherung bei Clausewitz und in der Geschichte der Neuzeit », *Wehrwissenschaftliche Rundschau*, no. 29 (mai-juin 1980), p. 84.

¹⁸⁴ Aron I, p. 373.

¹⁸⁵ Gordon A. Craig et Alexander L. George, op. cit., p. 30.

avait une attitude différente des autres militaires prussiens, il accordait un meilleur traitement aux Français¹⁸⁶. En fait, l'officier avait peur que la Prusse se retrouve isolée sur la scène européenne en démontrant une attitude agressive face à une France déchue et vaincue. On reconnaît bien là une attitude emprunte de modération qu'on retrouve chez les grands penseurs du XVIII^e siècle.

L'attitude de Clausewitz se rapproche beaucoup plus des acteurs du Congrès de Vienne tels Metternich et Friedrich von Gentz. Le but de ces hommes était de garder la France en état de puissance, de l'insérer à nouveau dans le Concert des Nations pour maintenir l'équilibre qui prévalait en Europe depuis des siècles¹⁸⁷.

Bien que pour Clausewitz l'équilibre européen est un mécanisme de défense contre un envahisseur universel et qu'il a pour but de préserver le *statu quo* entre les grandes puissances, il croit que ce système « n'est pas statique, il n'exclut ni n'empêche les changements, mais chacun de ceux-ci ne doit heurter que quelques États, non la majorité d'entre eux. »¹⁸⁸ En fait, Clausewitz croit possible un changement de la carte européenne seulement lorsque ce changement profite à plusieurs puissances et à un effet minime sur l'ensemble¹⁸⁹.

Pour expliquer son propos, Clausewitz donne l'exemple de la disparition de la Pologne aux mains de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie à la fin du XVIII^e siècle. En effet, la Pologne se fit dépecer de son territoire par les trois puissances voisines à plusieurs reprises (1772, 1793, 1795). L'officier prussien exprime son idée de la disparition de la Pologne en mentionnant que celle-ci « était une nullité dans l'équilibre européen et que sa

¹⁸⁶ Peter Paret, *Clausewitz and the...*, p. 252.

¹⁸⁷ Gordon A. Craig et Alexander L. George, *op. cit.*, p. 30; Henry Kissinger, *op. cit.*, p. 81; Golo Mann, *Secretary of Europe : the life of Friedrich Gentz, enemy of Napoléon*, Trad. de l'allemand par William W. Woglom, New Haven, Yale University Press, 1946, p. 187.

¹⁸⁸ Aron I, p. 173.

¹⁸⁹ Clausewitz, 1955, p. 420.

disparition n'aurait aucun effet d'aucune façon sur lui »¹⁹⁰. Donc, la disparition d'États en Europe ne signifie pas automatiquement la guerre entre les différentes puissances; si cette disparition profite à tous et que la Nation disparue avait un poids minime dans le jeu des puissances, il est possible, mais dans de très rares occasions, de la voir disparaître.

Le *statu quo* entre les grandes puissances est toujours préservé malgré le dépècement de la Pologne. Effectivement, en se partageant le territoire polonais, les trois puissances de l'Est européen se renforçaient mutuellement. Il n'y avait pas hégémonie d'un d'entre eux par l'absorption de la Pologne puisque chacun d'eux s'enrichissait de territoires.

Terminons ce chapitre en rappelant que Clausewitz perçoit l'équilibre européen comme étant un système qui favorise la modération chez les différents dirigeants de l'Europe. En effet, la peur de s'aliéner les grandes puissances, oblige ceux qui détiennent le pouvoir à pratiquer une forme de guerre qui n'implique pas la destruction totale de l'ennemi. Dans son livre, Clausewitz prévient, selon Aron, ceux qui seraient tentés par la domination de l'Europe.

De plus, le général prussien conçoit, toujours selon Raymond Aron, l'équilibre européen comme on le faisait au XVIII^e siècle. En d'autres termes, l'équilibre est un mécanisme qui se forme de façon spontanée lorsque le *statu quo* est menacé directement; nul n'a besoin d'« organiser » l'équilibre comme on le fit au Congrès de Vienne. Clausewitz croit que ce mécanisme est viable puisque c'est lui qui a créé la stabilité de l'Europe pendant plus de mil ans. Son attitude au lendemain de la défaite de Napoléon nous démontre un Clausewitz agissant comme au temps des Lumières; il voulait garder la France forte pour qu'elle puisse avoir un rôle important en Europe.

¹⁹⁰ Carl von Clausewitz, *Historical and Political Writings*, Edited and Translated by Peter Paret and Daniel Moran. Princeton, Princeton University Press, 1992, p. 372.

Il est important de mentionner que la disparition ou le changement dans les rapports de force en Europe est tout de même possible dans la théorie de Clausewitz. En effet, ce dernier expose que la disparition de la Pologne de la carte européenne en est la preuve. Il écrit que la Pologne ne faisait plus partie de l'Europe culturellement, que sa disparition n'a pas affecté le *statu quo* puisque chaque puissance voisine de cet État obtint une part du territoire de la Pologne. Ainsi, l'équilibre des forces ne fut pas rompu.

Conclusion

Pour terminer cette analyse d'une partie de l'œuvre de Raymond Aron, rappelons les principaux arguments qui ont été exposés dans les chapitres précédents.

Tout d'abord, mentionnons que Clausewitz, dans son chapitre premier du livre I, définit la guerre comme étant « une étonnante trinité »¹⁹¹ se composant de la haine originelle, du hasard et de l'entendement pur. Ces composantes se rapportent au peuple, au chef militaire et au politique. Chacun a un rôle bien déterminé dans la guerre.

De cette définition, Aron explique que la pensée entière du Prussien s'y retrouve et qu'elle est la seule habilitée pour définir la guerre absolue et la guerre réelle. En effet, étant parti d'une définition simple, Clausewitz en vint à la reconsidérer puisque dans peu de cas la guerre absolue fut pratiquée. Après 1827, le général comprit qu'une définition plus souple était nécessaire pour ainsi expliquer la guerre parfaite ou absolue et la guerre à but limité qui était la plus fréquente. Aron considère la définition trinitaire de la guerre comme étant la définition la plus complète que Clausewitz créa et la définition qu'il considérait, à la fin de sa vie, comme la plus représentative de la complexité de la guerre ; seule cette définition doit être retenue pour expliquer l'idée du militaire et non la définition moniste qui dicte la forme parfaite de la guerre.

Nous avons aussi vu que la définition trinitaire apportait quelques précisions dans la conduite de la guerre et l'importance du peuple dans celle-ci. Effectivement, dans cette définition nous pouvons remarquer que le politique et le militaire se retrouvent séparés, que le dernier est soumis au premier qui lui dicte la forme de guerre à mener contre l'ennemi. C'est au politique de déterminer la nature de la guerre et c'est au militaire de coordonner les efforts de l'armée pour atteindre le but qui lui aura été préalablement fixé. Ainsi, chacun possède sa sphère de compétences qui en fait un spécialiste dans son domaine.

¹⁹¹ Clausewitz, 1955, p. 69.

Le rôle du peuple n'est pas à négliger dans cette définition, car son soutien est des plus important pour la victoire. Bien qu'à une certaine époque le peuple ne participait pas à la guerre, Clausewitz comprit, selon Aron, l'importance de celui-ci dans les affaires de l'État dès la Révolution française. Effectivement, la haine du peuple doit être utilisée par le politique pour mobiliser l'État et pour demander à ce dernier de fournir un effort militaire pour lui permettre de remporter la victoire. Comme le souligne l'intellectuel français, le peuple et sa haine de l'ennemi doivent servir les intentions du politique pour atteindre les buts qu'on se propose. Mais, le politique ne doit pas se faire prendre au jeu de la haine du peuple et épouser celle-ci pour en oublier la modération qui le caractérise en temps de guerre.

Dans le deuxième chapitre, nous avons abordé le rôle du politique qu'on retrouve dans la définition trinitaire. En fait, nous avons expliqué que Raymond Aron démontre que le politique ne jouait pas un rôle prépondérant dans les écrits du Prussien avant 1827 ; le but militaire et le but du politique se confondait la plupart du temps et ce but comportait l'anéantissement brutal de l'ennemi.

Aussi, Aron explique que lorsque Clausewitz comprit que la guerre pouvait être pratiquée dans l'espoir de remporter une victoire à but limité, il saisit toute l'étendue et la portée du politique dans la conception de la guerre. Ainsi, le Français écrit que le politique fut introduit dans la définition de la guerre pour en retrouver la réalité, pour lui conférer une modération qui rendait la pratique de la guerre possible. En fait, Aron explique que le politique a un rôle de modérateur dans la définition et que c'est en comprenant que le politique et le militaire n'ont pas le même but lors de la guerre que Clausewitz put forger une définition plus complète de l'acte guerrier, plus réaliste. De ce fait, le politique est le seul élément de la définition capable de comprendre la nature de la guerre que projette de déclencher l'État ; il est celui qui dicte au militaire si le but est de renverser l'ennemi ou la

simple conquête d'une parcelle de territoire à son voisin. Le politique introduit l'élément modérateur dans la définition de la guerre.

Le politique est l'élément prédominant de la définition trinitaire parce que, selon Aron, il est le seul élément embrassant la totalité des connaissances concernant la société. En fait, il est le seul à connaître les capacités de la société dans le soutien à la guerre et il est le seul à pouvoir « contrôler » la haine du peuple dans un sens comme dans l'autre. Le militaire est le spécialiste de l'acte de guerre, de la conduite de l'armée sur le champ de bataille, non le spécialiste de la société et de sa capacité de combattre.

Toutefois, Aron fait une remarque qui sera reprise par de nombreux auteurs s'étant penchés sur le rôle du politique dans la définition de Clausewitz. En effet, l'intellectuel français mentionne que Clausewitz idéalise le rôle du politique, qu'il considère le politique comme étant un ensemble des intérêts de la société. Bref, le Prussien suppose que le politicien servira l'État au mieux de ses connaissances sans tenir compte de ses intérêts personnels.

Dans le troisième chapitre, nous avons abordé la guerre absolue. Nous avons débuté le chapitre en démontrant la réflexion effectuée par Clausewitz dans son tout premier chapitre de son livre pour nous définir l'essence de la guerre. Dans cette démonstration, nous avons vu que le Prussien explique que la guerre est une lutte entre deux belligérants et que chacun d'eux tente de dicter sa loi à l'autre. De ce phénomène, plusieurs raisons poussent la logique de la guerre à son extrême, ce que le Prussien définit comme étant la guerre absolue. Par contre, nous avons terminé cette section en signalant que le philosophe militaire considérait impossible l'application de cette forme parfaite de la guerre pour plusieurs raisons. Ces raisons sont d'ordre politique (vie antérieure de l'État), de temps (la guerre n'est pas une décision unique) et de la situation politique qui en résulte. Ces éléments sont définis

comme étant la friction dans la guerre par Clausewitz. La guerre absolue est impossible dans la réalité.

Par la suite, nous avons analysé la pensée d'Aron concernant ce concept. Pour l'intellectuel français, il ne fait aucun doute que la guerre absolue a deux fonctions : premièrement, théorique où l'on comprend la logique de la guerre coupée de toute influence extérieure ; et praxéologique puisque le concept rappelle à ceux qui sont aux prises avec une guerre le danger qu'ils courent. En fait, ce qu'Aron a tenté de démontrer dans son étude, c'est que Clausewitz définit la guerre absolue pour démontrer l'essence de la guerre et pour ensuite démontrer son inapplicabilité. Ce qui en ressort, c'est une invitation à la modération puisqu'une application de la forme extrême de la guerre peut être dangereuse pour les deux adversaires. Pour Aron, Clausewitz est un auteur qui enseigne davantage la modération que l'exaltation frénétique de la guerre.

De plus, Aron relève le côté visionnaire du général prussien. En effet, ce dernier avait très bien compris la nouveauté révolutionnaire de la guerre lorsque liée au fait national. C'est-à-dire que le Prussien considérait que les guerres de l'avenir seraient nationales et que, par le fait même, elles se rapprocheraient de la forme absolue de la guerre. La participation du peuple à la guerre est un risque que prend le politique. Ainsi, Aron démontre que Clausewitz n'est pas responsable des guerres du XX^e siècle puisqu'il comprenait mieux que quiconque le danger de la participation du peuple à la guerre. De ce fait, la guerre de 1914-18 est une guerre où le nationalisme joua un rôle important et où la conduite du politique était pratiquée sous l'influence de ce nationalisme agressif. Donc, Clausewitz n'est pas responsable pour les millions de morts que les pays en cause s'infligèrent ; il est clair pour Aron qu'un lecteur consciencieux n'aurait pas blâmé le Prussien pour la catastrophe de 1914-18.

À la suite de ce plaidoyer de non-culpabilité en faveur du philosophe militaire, Aron écrit que deux raisons principales sont dues à l'incompréhension générale des thèses de Clausewitz. Premièrement, la forme incomplète et partielle du *Traité* laisse parfois le lecteur dans un état de questionnement. En fait, on en vient à certains endroits du livre à considérer Clausewitz comme étant un partisan du déchaînement incontrôlé de la force brute des militaires. Deuxièmement, l'incapacité intellectuelle est au centre des récriminations du Français face aux militaires qui ont étudié Clausewitz à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Aron leur reproche d'avoir voulu trouver chez Clausewitz des recettes de succès sans comprendre le but de ce dernier ; qu'ils ont analysé le Prussien en croyant retrouver le génie guerrier de Napoléon qui combattit la Prusse.

Toutefois, il ne faut pas accuser les militaires de stupidité. L'époque à laquelle ils appartiennent fut troublée par beaucoup de tensions entre les différentes puissances européennes. Cela les amena à trouver une façon de vaincre l'adversaire et les poussa à lire Clausewitz dans un but pratique. Ils ne se souciaient guère de l'essence de la guerre et de la trinité du philosophe. Ce qui les intéressait c'était de vaincre l'ennemi et de reproduire les victoires exceptionnelles de l'empereur français qu'avait combattu Clausewitz. En ce sens, nous croyons que l'argument d'Aron est trop sévère envers les militaires qui ont déclenché la Première Guerre mondiale. Leurs capacités intellectuelles ne faisaient pas défaut, seulement, leurs intérêts dans la lecture de ce dernier n'étaient pas du même ordre. Le Prussien était beaucoup plus près de la compréhension de la guerre au sens philosophique du terme. L'un écrivait dans un but philosophique et l'autre lisait dans un but pratique. De là l'incompréhension.

En fin de chapitre nous avons abordé le problème que représente l'analyse de Liddell Hart. En effet, ce dernier eut une grande influence chez plusieurs générations d'intellectuels anglais, américains et français qui étudièrent l'officier prussien. Aron, sur plusieurs pages de

son œuvre, répond aux critiques négatives de l'Anglais face au Prussien. Il écrit que l'historien britannique n'a pas compris l'ensemble du *Traité* et qu'il est toujours utile de le lire puisque, dans les faits, Clausewitz a voulu nous apprendre la modération et la paix au lieu de l'utilisation de la violence poussée à son extrême comme l'énonce Liddell Hart.

Dans notre dernier chapitre, nous avons abordé le thème de l'équilibre européen chez Clausewitz. Nous avons démontré qu'Aron explique que l'équilibre européen prévient les dirigeants européens de la possibilité d'une alliance contre leur pays en cas de victoires bouleversant le *statu quo*. Le Français mentionne que pour Clausewitz l'équilibre est un mécanisme naturel qui intervient pour préserver l'Europe de tout changement significatif. Dans ce cas, une guerre absolue est un danger pour la stabilité de l'Europe et c'est pourquoi un dirigeant doit réfléchir avant de recourir à cette forme de guerre pour ne pas brusquer les voisins qui seraient directement touchés par ce changement.

Comme nous pouvons le constater, l'étude de Raymond Aron a le souci de recentrer l'étude de Clausewitz et de ses écrits sur les propos pertinents qui nous sont toujours utiles aujourd'hui. Il tente de donner un second souffle à un penseur qui fut décrié par plusieurs auteurs comme étant responsable des massacres de la Première Guerre mondiale ; l'intellectuel français nous fait découvrir un intellectuel du début du XIX^e siècle qui est encore, de nos jours, pertinent à plusieurs égards.

Aron part de la *Note finale* pour analyser *Vom Kriege* et comprendre pourquoi le général prussien fut au centre de plusieurs polémiques concernant son penchant pour la guerre absolue. En lisant l'étude du Français, on se rend bien vite compte que, pour lui, il ne fait aucun doute que Clausewitz ne considérait plus la guerre absolue comme la seule forme de guerre à laquelle nous devions nous en remettre. Pour lui, l'officier prussien qui découvre

une toute nouvelle forme de guerre – celle dite limitée – en 1827, conçoit la guerre, le politique et les relations interétatiques de façon tout à fait différente de celui qui s'était exprimé avant 1827. Nous ne disons pas que ses idées furent changées du tout au tout, mais que les nuances apportées par Clausewitz au politique, son rôle de modérateur, changèrent profondément certaines analyses de ce dernier. C'est ce qu'Aron tente de démontrer dans son livre et d'expliquer à des hommes comme Liddell Hart qui furent rapides pour critiquer le Prussien.

Aron définit les défauts ainsi que les qualités de l'œuvre de Clausewitz. Il ne se contente pas simplement de démontrer que l'officier prussien est innocent des reproches qui lui sont faits pour la guerre absolue. Il a le souci de comprendre les limites de la pensée clausewitzienne telle qu'elle nous est parvenue. Il se garde bien d'extrapoler la pensée de Clausewitz au-delà des analyses que nous possédons. Il remet dans son contexte l'écriture des différentes parties de *Vom Kriege* et en fait ressortir les parties qui n'ont pas été révisées, tout en s'interrogeant sur la possibilité de remaniement que Clausewitz en aurait fait.

Par conséquent, Aron est l'auteur idéal pour nous expliquer la pensée d'un homme qui fut trop souvent victime d'analystes tourmentés par leur époque, comme le furent les militaires et les intellectuels ayant vécu la catastrophe de 1914-18. Aucune culpabilité ou dogmatisme n'est recherché par l'intellectuel français qui tente de nous expliquer le but de Clausewitz et la voie qu'il emprunta pour y arriver. À cela, nous ajoutons que le livre de Raymond Aron est des plus importants pour tous ceux qui s'intéressent sérieusement à l'étude de Clausewitz. Que l'on veuille comprendre la vie ou la pensée du philosophe militaire, la lecture de *Penser la guerre, Clausewitz* est primordiale pour en faire ressortir toutes les nuances.

Annexe I¹⁹²

« Je considère les six premiers Livres déjà transcrits au net comme une masse encore assez informe, qui doit absolument être remanié à fond. Ce remaniement mettra surtout mieux en relief les deux genres de guerre. Toutes les idées auront alors un sens plus net, une orientation précise, une application plus définie. Ces deux genres de guerre sont les suivants : l'un a pour fin *d'abattre l'adversaire*, soit pour l'anéantir politiquement, soit pour le désarmer seulement en l'obligeant à accepter la paix à tout prix ; dans l'autre, *il suffit de quelques conquêtes aux frontières du pays*, soit qu'on veuille les conserver, soit qu'on veuille s'en servir comme monnaie d'échange au moment de la paix. Il faudra naturellement respecter les genres intermédiaires, mais la nature entièrement différente devra apparaître partout et marquer la séparation entre les éléments inconciliables.

« En plus de cette différence de fait il faudra souligner expressément et exactement l'opinion tout aussi nécessaire en pratique d'après laquelle la guerre n'est *rien d'autre que la poursuite de la politique d'État par d'autres moyens*. Ce point de vue, partout exprimé, introduira beaucoup plus d'unité dans nos investigations, et tout sera bien plus facile à démêler. Bien que ce point de vue ne trouve sa principale application qu'au Livre VIII, il faudra l'exposer complètement dès le premier Livre, en le faisant servir au remaniement des six premiers. Ce remaniement débarrassera les six premiers Livres de bien des scories ; de nombreuses fissures et lacunes seront comblées et nombre de généralités deviendront des idées et des formes précises.

« Le septième Livre : l'attaque, dont les notes des différents chapitres existent déjà, est la réplique du Livre IV ; il va être rédigé incessamment, du point de vue plus précis que

¹⁹² Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Trad. de l'allemand par Denise Naville, préf. de Camille Rougeron et intro. de Pierre Naville, Paris, Les Éditions de Minuit, 1955, p. 42-43.

nous venons de formuler, de sorte qu'il n'aura pas besoin de révision ultérieure, mais pourra au contraire servir de modèle au remaniement des six premiers Livres.

« Quant au Livre VIII, le plan de guerre, c'est-à-dire la préparation d'ensemble d'une guerre, il en existe déjà plusieurs chapitres ; mais ceux-ci ne peuvent être considérés que comme une première ébauche de la masse brute, dont l'élaboration permet par elle-même de repérer les points importants. Ils ont rempli ce dessein, et après avoir achevé le Livre IV je compte procéder sur-le-champ à la rédaction du huitième, où les deux points de vue évoqués plus haut trouveront leur principale application ; ils devront tout simplifier, mais aussi rectifier dans ce Livre bien des faux-plis du vêtement spirituel des stratèges et des hommes d'État, souligner partout au moins le fond de la question et montrer quels sont les vrais problèmes soulevés par une guerre.

« Une fois que la rédaction de ce huitième Livre m'aura aidé à élucider mes idées, et une fois tracées les grandes lignes de la guerre, il me sera plus facile d'introduire ces conceptions dans les six premiers Livres et de faire voir partout ces grandes lignes. Je ne pourrai donc pas entreprendre le remaniement des six premiers Livres avant que cela soit fait.

« Si une mort précoce devait interrompre ce travail, le matériel existant ne pourrait sans doute être considéré que comme un amas d'idées informes exposées à des malentendus incessants, qui suscitera une quantité de critiques prématurées. Car en pareille matière chacun estime que tout ce qui lui vient à l'esprit quand il prend la plume est assez bon pour être imprimé, et le juge tout aussi indubitable que deux et deux font quatre. Si, comme moi, on voulait se donner la peine de méditer le sujet pendant de longues années, en faisant toujours le rapprochement avec l'histoire militaire, la critique serait plus prudente.

« Mais si incomplets que soient ces six premiers Livres, je crois qu'un lecteur impartial, assoiffé de vérité et de certitude, ne manquera pas d'apprécier le fruit de longues

réflexions et de plusieurs années d'étude assidue de la guerre ; il y trouvera peut-être les principales idées qui pourront entraîner une révolution de cette théorie. »

Berlin, 10 juillet 1827.

Annexe II¹⁹³

« Tel qu'il est, le manuscrit sur la conduite de la grande guerre qu'on trouvera après ma mort ne peut être considéré que comme un assemblage de fragments qui devrait servir à l'élaboration d'une théorie de la grande guerre. Dans l'ensemble je n'en suis pas encore satisfait, et le sixième Livre n'est qu'une simple esquisse. J'aurais voulu le remanier entièrement et lui donner une conclusion différente.

« Pourtant, dans leurs grandes lignes, les idées défendues dans ces matériaux sont justes à mon avis. Elles sont le fruit de méditations très diverses, toujours rapportées à la vie pratique, à l'expérience et à tout ce que m'ont appris des soldats éminents.

« Le septième Livre devait traiter de l'attaque ; les problèmes qu'elle soulève sont esquissés à la hâte ; le huitième, du plan de guerre, où j'aurais souligné en particulier le côté politique et humain de la guerre.

« Le premier chapitre du Livre I est le seul que je considère comme achevé. Il aura du moins l'avantage d'indiquer l'orientation que j'aurais voulu imprimer à l'ensemble.

« La théorie de la grande guerre, qu'on appelle stratégie, présente des difficultés extrêmes, et il faut bien dire que fort peu de gens se font une idée cohérente et nette des différents problèmes ramenés à leur sens le plus strict. Dans l'action, on se fie le plus souvent au flair, qui vise plus ou moins juste, selon le degré de génie de celui qui en use.

« Tous les grands généraux ont agi ainsi, et ce flair, qui leur permit de viser toujours juste, fit en partie leur grandeur et leur génie. Il en sera toujours ainsi dans l'action, et ce flair suffit pour agir. Mais quand on n'agit pas soi-même et que l'on délibère seulement pour convaincre d'autres gens, il faut des conceptions claires, il faut pouvoir faire la preuve d'un enchaînement logique interne. Comme on a fait peu de progrès dans ce domaine, la plupart

¹⁹³ *Ibid.*, p. 43-45.

des discussions ne sont que vaines palabres sans fondement, soit que chacun reste sur ses positions, soit qu'à force d'égards et de concessions mutuelles on arrive à un compromis sans valeur.

« La lucidité n'est donc pas inutile en cette matière. De plus, l'esprit humain, qu'on le veuille ou non, a un besoin naturel de clarté et de logique.

« Cette élaboration philosophique de l'art de la guerre se heurte à des difficultés si considérables, les tentatives faites en ce sens sont si nombreuses et exécrables que tout le monde ou presque estime que cette théorie est impossible et que le sujet échappe à toute loi permanente. Nous serions prêts à partager cette opinion et à abandonner toute velléité d'établir une théorie si toute une série de propositions ne s'imposaient à l'évidence : que la défense est la forme la plus forte et vise le but négatif ; que l'attaque est la forme la plus faible et vise le but positif ; que les grands succès entraînent et déterminent les petits ; que l'on peut donc ramener les effets stratégiques à certains centres de gravités ; que l'on déploie moins de forces dans une démonstration que dans une attaque réelle, et que la démonstration doit donc avoir ses mobiles propres ; que la victoire ne consiste pas seulement dans la conquête du champ de bataille, mais dans la destruction des forces physiques et morales, destruction que l'on ne réalise le plus souvent qu'en parachevant la bataille gagnée ; que le plus grand succès est toujours celui que l'on acquiert par la victoire, que le passage d'une ligne et d'une direction à une autre n'est donc qu'un mal nécessaire ; que le contournement ne se justifie jamais que par la supériorité générale ou par celle de nos propres lignes de communications et de retraite sur celles de l'adversaires ; que les positions de flanc dépendent donc, elles aussi, de ces conditions ; que toute attaque s'affaiblit du fait même de son avance ».

Bibliographie

Sources:

- Aron, Raymond. *Mémoires*. 2^e éd. Paris, Éditions Julliard, 2002 [1983]. 776 pages.
- Aron, Raymond. *Paix et guerre entre les nations*. Paris, Calmann-Lévy, 1962. 794 pages.
- Aron, Raymond. *Penser la guerre, Clausewitz. I. L'âge européen*. [s.l.], Éditions Gallimard, 1976. 472 pages.
- Aron, Raymond. *Penser la guerre, Clausewitz. II. L'âge planétaire*. [s.l.], Éditions Gallimard, 1976. 365 pages.
- Aron, Raymond. *Sur Clausewitz*. [s.l.], Éditions Complexe, 1987. 189 pages.
- Aron, Raymond. « A propos de Clausewitz : des concepts aux passions. Réponse à un critique belliqueux ». *Commentaire*, vol. 8, no. 28-29 (février 1985), p. 498-507.
- Aron, Raymond. « Clausewitz et l'État ». *Les Annales*, vol. 32, no.6 (novembre-décembre 1977), p. 1255-1267.
- Clausewitz, Carl von. *De la guerre*. Édition abrégée et présentée par Gérard Charland, Paris, Perrin, 1999. 351 pages.
- Clausewitz, Carl von. *De la guerre*. Trad. de l'allemand par Denise Naville, préf. de Camille Rougeron et intro. de Pierre Naville, Paris, Les Éditions de Minuit, 1955. 759 pages.
- Clausewitz, Carl von. *On War*. Éd. et trad. de l'allemand par Peter Paret et Michael Eliot Howard; introduction par Peter Paret, Michael Eliot Howard et Bernard Brodie, Princeton, Princeton University Press, 1976. 717 pages.
- Clausewitz, Carl von. *Historical and Political Writings*. Edited and Translated by Peter Paret and Daniel Moran. Princeton, Princeton University Press, 1992. 397 pages.

Monographies:

- Bernhardi, F. von. *Delbrück, Friedrich der Grosse und Clausewitz. Streiflichter auf die Lehren des Professors Dr. Delbrück über Strategie*. Berlin, Verlag von Paul Leist, 1892. 115 pages.
- Brodie, Bernard. *War and Politics*. New York, Macmillan, 1973. 514 pages.
- Craig, Gordon Alexander et Alexander L. George. *Force and Statecraft: Diplomatic Problems of our Time*. New York, Oxford University Press, 1983. 288 pages.

- Dreyfus, François-Georges. *L'Allemagne contemporaine. 1815-1990*. Paris, PUF, 1991. 551 pages.
- Durieux, Benoît. *Relire De la guerre de Clausewitz*. Paris, Economica, 2005. 171 pages.
- Duroselle, Jean-Baptiste. *L'Europe de 1815 à nos jours*. Paris, Presses universitaires de France, 1975. 403 pages.
- Earle, Edward Mead (dir.). *Les Maîtres de la stratégie*, Paris, Berger-Levrault, 1980, 2 tomes. 752 pages.
- Echevarria, Antulio J. *After Clausewitz : German military thinkers before the Great War*. [s.l.], University Press of Kansas, 2000. 346 pages.
- Fuller, John Frederick Charles. *La conduite de la guerre (1789-1961): étude des répercussions de la révolution française, de la révolution industrielle et de la révolution russe sur la guerre et la conduite de la guerre*. Paris, Payot, 1963. 321 pages.
- Gat, Azar. *The Origins of Military Thought : from the Enlightenment to Clausewitz*. Oxford, Clarendon Press, 1989. 281 pages.
- Hobsbawm, Eric J. *L'ère des empires : 1875-1914*, Trad. de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Jacqueline Lahana, Paris, Fayard, 1989 [1987]. 497 pages.
- Heuser, Beatrice. *Reading Clausewitz*. Londres, Pimlico, 2002. 238 pages.
- Keegan, John. *A History of Warfare*. New York, Random House, 1994. 432 pages.
- Keegan, John. *The Mask of Command*. New York, Penguin, 1988. 368 pages.
- Kennedy, Paul. *Naissance et déclin des grandes puissances. Transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000*, Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-Aude Cochez et Jean-Louis Lebrave, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2004 [1988]. 991 pages.
- Kissinger, Henry. *Diplomacy*. New York, Simon and Schuster, 1994. 912 pages.
- Leonard, Roger A., ed. *A Short Guide to Clausewitz on War*. Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1967. 237 pages.
- Liddell Hart, sir Basil Henry. *The Ghost of Napoleon*. New Haven, Yale University Press, 1934. 199 pages.
- Ludendorff, Erich. *Conduite de la guerre et politique*. Trad. par le capitaine breveté L. Koeltz. Paris, Berger-Levrault, 1922. 431 pages.
- Ludendorff, Erich. *La guerre totale*. Trad. de l'allemand par A. Pfannstiel. Flammarion, 1936. 249 pages.

- Mann, Golo. *Secretary of Europe : the life of Friedrich Gentz, enemy of Napoléon*. Trad. de l'allemand par William W. Woglom, New Haven, Yale University Press, 1946. 323 pages.
- Marwedel, Ulrich. *Carl von Clausewitz. Persönlichkeit und Wirkungsgeschichte seines Werkes bis 1918*. Boppard, Bolt, 1978. 296 pages.
- Miller, Steven E. et al. ed. *Military Strategy and the Origins of the First World War*. Princeton, Princeton University Press, 1991. 301 pages.
- Moltke, Helmut Graf von. *Moltke on the art of war: selected writings*. Éd. par Daniel J. Hughes et trad. par Daniel J. Hughes et Harry Bell. Novato, Presidio Press, 1993. 275 pages.
- Paret, Peter. *Clausewitz and the State*. New York, Oxford University Press, 1976. 467 pages.
- Parkinson, Roger. *Clausewitz : a Biography*. Londres, Wayland, Ltd, 1970. 352 pages.
- Ritter, Gerhard. *Staatskunst und Kriegshandwerk: das Problem des "Militarismus" in Deutschland*. Munich, R. Oldenbourg, 1954-1968. 4 volumes.
- Rosinski, Herbert. *The German Army*. New York, Praeger, 1966. 322 pages.
- Schering W. M. *Wehrphilosophie*. Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth, 1939. 422 pages.
- Schramm, Wilhelm von. *Clausewitz. Leben und Werke*. Esslingen, Bechtle, 1976. 611 pages.
- Smith, Hugh. *On Clausewitz : A Study of Military and Political Ideas*, New York, Palgrave Macmillan, 2005. 272 pages.
- Terrey, Emmanuel. *Clausewitz*. Paris, Fayard, 1999. 269 pages.
- Winkler, Heinrich August. *Der lange Weg nach Westen*. Munich, C.H. Beck, 2000. 651 pages (vol. 1).

Périodiques:

- Bergounioux, Alain et Piere Polevka. « Clausewitz et le militarisme allemand. Pour une lecture des stratégies de l'expansion allemande ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, XXIII, (1976), p. 501-527.
- Dobry, Michael. « Clausewitz et "l'entre-deux" ou quelques difficultés d'une recherche de paternité légitime ». *Revue française de Sociologie*, vol. 17, (1976), p. 652-664.
- Freund, Julien. « Guerre et Politique de Karl von Clausewitz à Raymond Aron ». *Revue française de Sociologie*, vol. 17, (1976), p. 643-651.

- Goltz, Colmar Freiherr von der « Carl von Clausewitz », *Velhagen & Klasings Monatshefte*, 1904-1905.
- Hahlweg, Werner. « Aktuelle Probleme der Clausewitz-Forschung ». *Wehrwissenschaftliche Rundschau*, vol. 3, no. 29 (mai-juin 1980), p. 86-89.
- Hassner, Pierre. « Beyond the Three Traditions: The Philosophy of War and Peace in Historical Perspective ». *International Affairs (Royal Institute of International Affairs 1944-)*, vol. 70, no. 4 (octobre 1994), p. 737-756.
- Kitchen, Martin. « The Political History of Clausewitz ». *Journal of Strategic Studies*, vol. 11, (mars 1988), p. 27-50.
- Lefort, C. « Lectures de la Guerre: le Clausewitz de Raymond Aron ». *Annales*, XXXII, (1977), p. 1268-1279.
- Linnebach, Karl. « Die wissenschaftliche Methode in Clausewitz'Werk *Vom Kriege* », *Wissen und Wehr*, vol. 14, (1933), p. 477-501.
- Paret, Peter. « Clausewitz: A Bibliographical Survey ». *World Politics*, vol. 17, no. 2 (janvier 1965), p. 272-285.
- Paret, Peter. « Clausewitz and the Nineteenth Century ». *The Theory and Practice of War*. Ed. Michael Howard, New York, Praeger, (1965), p. 21-41.
- Paret, Peter. « Continuity and Discontinuity in Some Interpretations by Tocqueville and Clausewitz ». *Journal of History of Ideas*, vol. 49, no. 1 (janvier-mars 1988), p. 161-169.
- Paret, Peter. « Education, Politics and War in the Life of Clausewitz ». *Journal of the History of Ideas*, vol. 29, no. 3 (juillet-septembre 1968), p. 394-408.
- Paret, Peter. « From ideal to Ambiguity: Johannes von Muller, Clausewitz and the People in Arms ». *Journal of the History of Ideas*, vol. 65, no. 1 (janvier 2004), p. 101-111.
- Paret, Peter. « Gleichgewicht als Mittel der Friedenssicherung bei Clausewitz und in der Geschichte der Neuzeit ». *Wehrwissenschaftliche Rundschau*, no. 29 (mai-juin 1980), p. 83-86.
- Paret, Peter. « Review of Raymond Aron, *Penser la guerre* ». *Journal of Interdisciplinary History*, (automne 1977), p.
- Rosinski, Herbert. « Die Entwicklung von Clausewitz'Werk „*Vom Kriege*“ im Lichte seiner „*Vorreden*“ und „*Nachrichten*“ ». *Historische Zeitschrift*, vol. 151, (1935), p. 278-293.
- Schwarz, Klaus-Dieter, « Zum Verhältnis Politik und Kriege heute ». *Wehrwissenschaftliche Rundschau*, vol. 4, no. 29 (juillet-août 1980), p. 105-111.

Swain, Richard M. « Clausewitz for the 20th Century : The Interpretation of Raymond Aron ». *Military Review*, vol. LXVI, (Avril 1986), p. 38-47.

Terray, E. « Violence et calcul – Raymond Aron lecteur de Clausewitz ». *Revue française de science politique*, vol. 36, no. 2 (1986), p. 248-267.

Weil, Eric. « Guerre et Politique selon Clausewitz », *Revue française de science politique*, vol. 5, no. 2 (avril-juin 1955), p. 291-314.

Weil, Nicolas. « Raymond Aron, le doute et la distance ». *Le Monde*, 14 mars 2005. p. 11-12.

Documents électroniques:

Bassford, Christopher. « John Keegan and the Grand Tradition of Thrashing Clausewitz ». <<http://www.clausewitz.com/CWZHOME/Keegan/KEEGWHOL.htm>>. Novembre 1994. Consulté le 6 mars 2005.

Baverez, Nicolas. « Aron, penseur de Clausewitz ». <<http://www.parutions.com>>. avril 1999. Consulté le 2 mars 2005.

Coutau-Bégarie, Hervé. « Éditorial : Éloge de Clausewitz ». <<http://www.stratisc.org>>. 2004. Consulté le 2 mars 2005.

Malis, Christian. « Aron – Clausewitz, un débat continu ». <<http://www.stratisc.com>>. 2004. Consulté le 2 mars 2005.

Maschke, Günter. « La guerre, instrument ou expression de la politique. Remarques à propos de Clausewitz ». <<http://www.stratisc.org>>. 2004. Consulté le 2 mars 2005.

Paret, Peter. « Clausewitz's Bicentennial Birthday ». <<http://www.airpower.au.af.mil/airchronicles/aureview/1980/may-jun/paret.html>>. mars 2002. Consulté le 14 février 2005.

